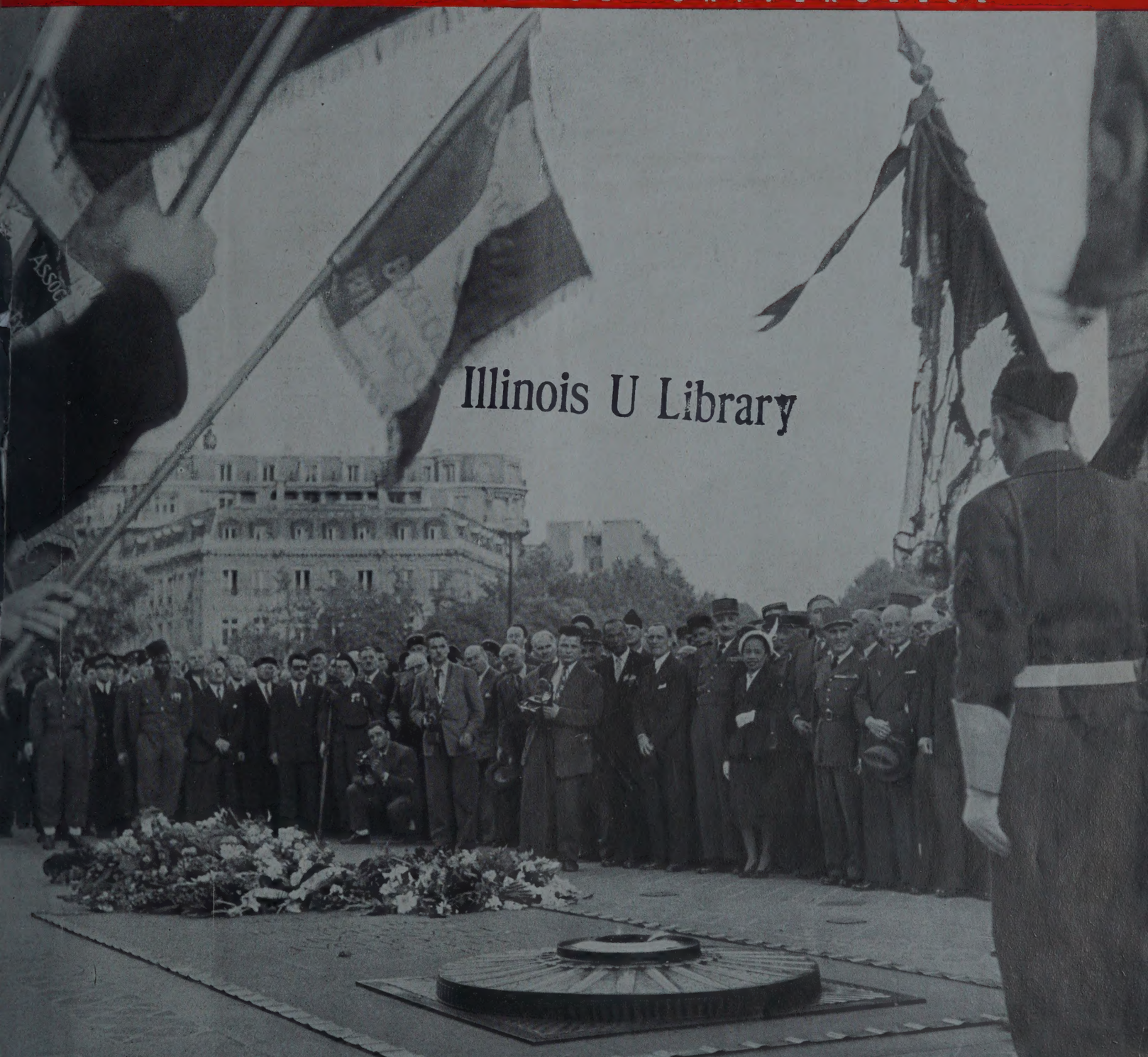
5 JUILLET 1950

N° 248 - 100 FRANCS

France ILLUSTRATION

LE MONDE ILLUSTRÉ

LA GRANDE REVUE UNIVERSELLE



Illinois U Library

14 JUILLET 1900 — 14 JUILLET 1950

Phot. *France-Illustration* (Pierre Bizet).

Les troupes coloniales ont cinquante ans, et le défilé du 14 juillet leur fait une large place. Il y a peu, à l'occasion de cet anniversaire, le glorieux drapeau du Régiment d'Infanterie Coloniale du Maroc, le drapeau le plus décoré de l'armée française, s'inclinait sur la dalle du Soldat inconnu. (Voir l'article pages 57 à 60.)

Comité de Direction :
Président : Vincent Delpuech.
Directeur : G. Cahen-Salvador.
Administrateur : S.-M. Quilici.

FRANCE-ILLUSTRATION

MONDE ILLUSTRÉ
13, rue Saint-Georges

Publication hebdomadaire.
Georges Oudard
Fondateur.

TÉL. Administration : TRUdaine 82-54
Rédaction : TRUdaine 78-47

TARIFS D'ABONNEMENT

Chèques postaux : PARIS 4670-19
Adresse télégraphique : ÉDIFRANCILUS

L'ABONNEMENT N° 1 DONNE DROIT AUX 49 NUMÉROS D'ACTUALITÉS.
L'ABONNEMENT N° 2 EST FORMÉ DES 49 NUMÉROS D'ACTUALITÉS ET DES 24 NUMÉROS DE « FRANCE-ILLUSTRATION LITTÉRAIRE ET THÉATRALE ».
L'ABONNEMENT N° 3 SE COMPOSE DES 52 NUMÉROS ANNUELS, DONT LES TROIS NUMÉROS SPÉCIAUX.
L'ABONNEMENT N° 4 COMPREND LES 52 NUMÉROS ANNUELS, DONT LES 3 NUMÉROS SPÉCIAUX, ET LES 24 NUMÉROS DE « FRANCE-ILLUSTRATION LITTÉRAIRE ET THÉATRALE ».

LE SUPPLÉMENT LITTÉRAIRE ET THÉATRAL, RÉSERVÉ AUX SEULS ABONNÉS, PARAIT AVEC LE 2e ET LE 4e NUMÉRO DE CHAQUE MOIS.

FRANCE ET UNION FRANÇAISE

		ABONNEMENT N° 1	ABONNEMENT N° 2	ABONNEMENT N° 3	ABONNEMENT N° 4
	6 mois...	1.950	2.450	2.550	3.050
	Un an...	3.900	4.900	5.100	6.100

ÉTRANGER

		ABONNEMENT N° 1	ABONNEMENT N° 2	ABONNEMENT N° 3	ABONNEMENT N° 4
ANGLETERRE. (livres)	6 mois...	2-15-0	3-10-0	3-15-0	4-5-0
	Un an...	5-10-0	7-0-0	7-10-0	8-10-0
BELGIQUE LUXEMBOURG (francs belges)	6 mois...	350	146,50	453,75	550
	Un an...	700	893	907,50	1.100
ÉTATS-UNIS. (dollars U. S. A.)	6 mois...	7	9	9.15	11
	Un an...	14	18	18.25	22
CANADA. (dollars canadiens)	6 mois...	7,58	9,92	10.08	12,23
	Un an...	15,15	19.84	20.15	24,45
PORTUGAL. (escudos)	6 mois...	202,75	258.50	262.75	318,50
	Un an...	405.50	517	525.50	637
SUISSE. (francs suisses)	6 mois...	30	38.25	39	47,25
	Un an...	60	76,50	78	94,50

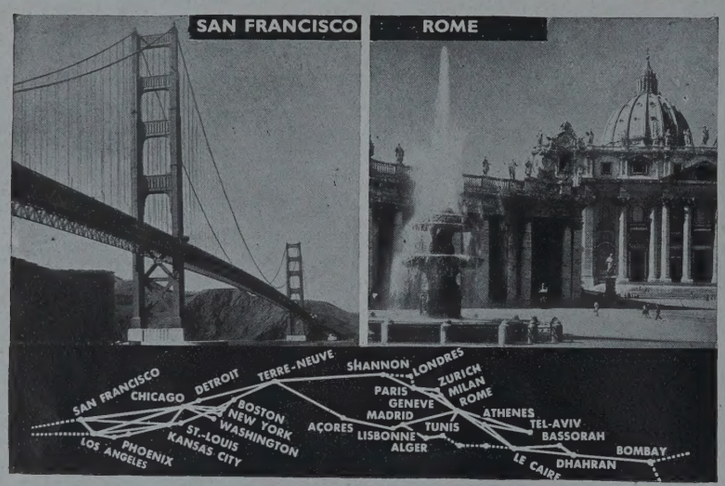
AUTRES PAYS : Abonnements payables soit en dollars, livres, escudos, francs suisses, soit en monnaie du pays, soit en francs français.

	ABONNEMENT N° 1	ABONNEMENT N° 2	ABONNEMENT N° 3	ABONNEMENT N° 4
6 mois...	2.450	3.125	3.175	3.850
Un an...	4.900	6.250	6.350	7.700

Les tarifs d'abonnement ci-dessus payables en monnaies étrangères ont été établis en fonction des récents alignements monétaires.

Les abonnements partent obligatoirement du 1er de chaque mois. — Les demandes de changement d'adresse devront être accompagnées de la dernière bande et de 20 fr. en timbres-poste. — Droits de reproduction pour le texte et les illustrations réservés pour tous pays. — Les manuscrits, insérés ou non, ne sont jamais rendus et ne peuvent faire l'objet d'une réclamation.

TABLE DES MATIÈRES. Chaque semestre : **50 fr.** — Frais d'envoi : **3 fr. 50** par fascicule.



Seule TWA vous offre un tel choix de lignes à travers le monde.

La prochaine fois que vous partirez en voyage, associez donc le plaisir et les affaires en empruntant le si commode réseau T.W.A. Une ligne T.W.A. dessert l'Europe septentrionale... une autre le monde Méditerranéen. Aux États-Unis la T.W.A. propose ses services transcontinentaux directs qui relient le Nord industriel au Sud-Ouest ensoleillé.

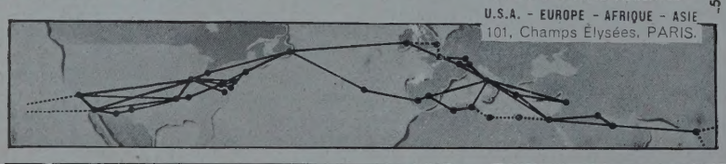
Sans frais supplémentaires vous pouvez vous arrêter à n'importe quelle ville desservie par la T.W.A. Souvent vous pouvez aller par un itinéraire, revenir par un autre et doubler ainsi l'agrément de votre voyage. En voyageant à 500 kms/h. sur un Skyliner T.W.A. qui a fait ses preuves dans le monde entier, vous bénéficiez en outre d'un service, d'une cuisine et d'un confort vraiment somptueux.

Consultez votre agence de voyage ou téléphonez à la T.W.A. : BAL. 10-83.

Vous pouvez compter sur la

TWA
TRANS WORLD AIRLINES
U.S.A. - EUROPE - AFRIQUE - ASIE
101, Champs Élysées, PARIS.

50. 29



PROFITEZ DE VOS VACANCES
pour visiter à ARCACHON
les beaux TERRAINS BOISÉS
dans le lotissement des ABATILLES

PLAGE des ABATILLES à 400 m. du lotissement.

mis en vente par la

SOCIÉTÉ IMMOBILIÈRE DE LA COTE D'ARGENT (S. I. C. A.)

S. A. au capital de 8.000.000 de fr.

C'est un placement foncier de 1er ordre. De larges avenues accèdent à ces terrains richement boisés qui sont pourvus de l'urbanisme le plus moderne (eau, gaz, électricité).

LE CALME DE LA FORÊT

L'AGRÉMENT DU BASSIN

Pour tous renseignements : **VILLA SICA**
Allée de la Source aux Abatilles - ARCACHON - Tél. Moulleau 136

LA SEMAINE CAMIQUE, par CAMI.

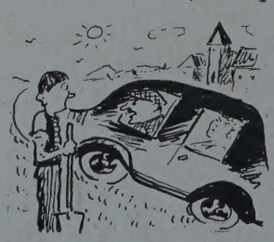
14 JUILLET 1789

— Comment, citoyen Latude, nous vous ouvrons la porte de votre cachot et vous sortez par la fenêtre ?

— Excusez-moi. La force de l'habitude !

PLUS DIFFICILE !

— C'est malheureux tout de même ! Je viens de prendre la Bastille, et pas moyen de prendre un simple goujon !...



RENSEIGNEMENT LABORIEUX

— Où est la digue, dites donc ?

— La diguediguedon ?

— Non. La digue, donc !...

— La diguedon ? Faut demander ça au sonneur.

CONTRETEMPS

Noé, à *sa femme*. — Avec ce sacré Déluge, mes vacances sont gâchées ! Je ne pourrai pas faire ma saison aux eaux !

ANIMAUX A LA PLAGE

— Le zèbre fait démodé avec son maillot rayé !

— Oui, mais la sarigue avec son « slip » est tout à fait « bikini » !

6me ANNÉE — NUMÉRO 248

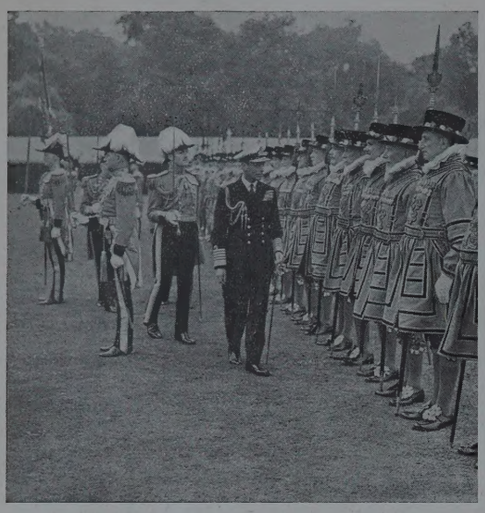
France
ILLUSTRATION
LE MONDE ILLUSTRÉ

15 JUILLET 1950

LE XIe PRÉSIDENT DU CONSEIL DÉSIGNÉ

Après la démission de M. Henri Queuille, mis en minorité à l'Assemblée par 334 voix contre 221, le président de la République a fait appel à M. René Pleven, qui, devant une situation politique compliquée, a consenti à solliciter l'investiture. Phot. A. G. I. P.

ACTUALITÉS MONDIALES D



LONDRES. Le roi George VI a passé en revue à Buckingham Palace les pittoresques Yeomen qui composent sa garde du corps et qui constituent la plus ancienne des forces armées de la Grande-Bretagne.

VOICI LE FAIT DE LA SEMAINE

LES CHAMBRES BELGES se sont réunies en séance commune pour voter les mesures permettant le retour de Léopold III. Contre ce vote auquel est acquise la majorité composée des sociaux-chrétiens, les socialistes ont déclenché une violente obstruction. Des grèves ont éclaté en Wallonie et des manifestations sont annoncées.

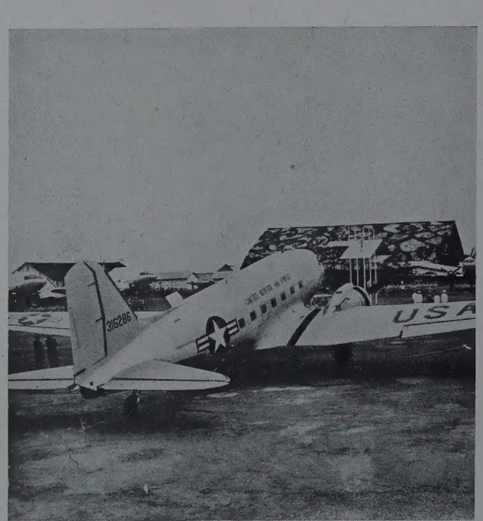
PARIS. Après avoir ranimé la flamme à l'occa de l' « Independence Day », fête nationale américa les anciens combattants de l'American Legion, précé de leurs drapeaux, ont défilé sur les Champs-Elys

ROME. Le Saint-Père a reçu en audience privée un étudiant peau-rouge de seize ans, Joseph Hummingbird, qui avait été désigné par la ligue Marquette pour lui porter les vœux des Indiens catholiques.

PARIS. A la suite de l'abrogation de la loi d'exil, le comte et la comtesse de Paris sont rentrés en France. Après un bref séjour dans la capitale, ils iront en vacances en Suisse auprès de leurs enfants.

LA HAYE. Une exposition de sculptures françai s'est ouverte au musée municipal. Le ministre l landais de l'Enseignement, M. Rutten, l'a inaugu en présence de l'ambassadeur de France aux Pays-B

PARIS. Rue du Débarcadère, près de la porte Maillot, vient de s'ouvrir une Bourse aux voitures. Les véhicules y sont vendus aux enchères, et les acheteurs peuvent à loisir chercher les « bonnes occasions ».



TAN SON HUT. A cet aérodrome sont arrivés, venant des Philippines, les premiers avions de l'aide américaine à l'Indochine. Ils ont été remis par le chargé d'affaires des Etats-Unis à l'Union française.

AVRANCHES. Mgr Bernard, qui vient d'être nom au siège épiscopal de Konakry, a été sacré en p sence de sept prélats et de nombreuses personnalit Après la cérémonie, il bénit la foule des fidèl

A SEMAINE

J. La séance d'ouverture de la Conférence des
s associés a été présidée par M. Letourneau.
, sur la proposition des délégués de l'Indochine,
Albert Sarraut a été désigné pour diriger les travaux.

RIS. A bord de leur voilier, l'*English Rose*, vingt-
tre étudiantes anglaises, parties de Poole, près
Portsmouth, ont traversé la Manche en douze
res et remonté la Seine pour visiter notre capitale.

O PAULO. Le Brésil, qui est l'organisateur de la
upe du monde de football, a été tenu en échec
la Suisse lors de son premier match. L'Italie et
ngleterre n'ont pu se qualifier pour la finale.

D'un Samedi à l'autre

PAR GEORGES DUHAMEL

DE L'ACADÉMIE FRANÇAISE

Le temps n'est plus où l'on se plaisait à représenter le Français comme un monsieur qui ignore la géographie. Qui peut, aujourd'hui, se permettre d'ignorer la géographie? Comme tous les gens des pays civilisés, les Français, chaque jour, se trouvent amenés à consulter les atlas de géographie de leurs enfants — car, dès qu'ils datent de dix ans, les atlas de géographie sont hors d'usage — et à considérer les cartes avec anxiété, même les cartes qui intéressent l'autre face de la planète, dans le dessein de voir, par exemple, où passe le parallèle 38. Tous les peuples du monde sont, en effet, intéressés depuis quelque temps par cette ligne idéale ; toutes les familles, tous les individus peuvent, demain, souffrir mort et passion à cause d'une querelle qui se développe à l'extrémité orientale de l'Asie et qui pourrait jeter une moitié de l'espèce humaine contre l'autre moitié.

L'homme qui consulte ainsi la mappemonde d'un œil anxieux ne peut pas ne pas comparer entre elles toutes ces taches coloriées qui représentent, tant bien que mal, et de façon purement quantitative, les nations engagées dans le terrible jeu. Ainsi rêvant, l'observateur se trouve ramené par une pente naturelle devant le problème du gigantisme. Certaines des collectivités humaines qui tiennent en ce moment le devant de la scène sont énormes, soit par l'étendue des territoires occupés, soit par le nombre des nationaux ou assujettis, soit par les richesses ou les instruments de puissance dont elles disposent. « Énorme » signifie, très exactement, hors de la norme, hors de la règle. Voilà ce que comprend assez bien le Français formé aux disciplines d'une vieille civilisation et souventes fois éprouvé par l'adversité.

On parle volontiers, dans les ouvrages de morale, de ce que l'on nomme la leçon de l'histoire. Cette leçon existe, sans doute, mais elle demeure lettre morte. Quel chef de peuple donne à penser qu'il a tiré parti des leçons de l'histoire? L'individu, qui apparaît parfois perfectible, est le plus souvent incapable de mettre à profit l'expérience du voisin, et même sa propre expérience. Quant aux groupes humains, ils semblent destinés à retomber follement dans les mêmes erreurs, à commettre les mêmes crimes, à subir les mêmes châtiments. De tels châtiments sont nécessaires, mais ils ne comportent aucun loyer de sagesse, si ce n'est pour le philosophe, solitaire et impuissant.

A tour de rôle, presque tous les peuples ont éprouvé la fièvre de l'ambition et de l'expansion. Des empires ont été créés qui ont bien rarement duré autant que leur créateur. Le misérable Hitler parlait de régler le sort du monde pour mille ans ! C'est un propos d'illettré. Mais quoi ! chaque peuple, le moment venu, chaque peuple, saisi, conduit par quelque fou, rêve d'imposer sa loi au reste de l'univers. Il arrive qu'il réussisse, au début, dans cette entreprise délirante, puis tout s'effondre et tombe en poussière. Aussitôt tout recommence ailleurs et le monde humain vit de nouveau dans l'angoisse et l'affliction.

★

Si l'enseignement de l'histoire est bafoué par ceux-là mêmes qui font l'histoire, l'enseignement de la biologie n'est pas beaucoup plus efficace. Les êtres vivants ont, tous, des limites qu'ils ne peuvent outrepasser sans aussitôt devenir très vulnérables et donc très misérables. Il n'y a pas de chênes de deux cents mètres de hauteur, pas de courges d'une tonne. Les monstres sont condamnés dès le principe. Tous les animaux gigantesques dont nous découvrons aujourd'hui le squelette, et qui ont représenté des expériences ou des fantaisies de la nature, tous ont succombé parce qu'ils n'étaient pas à l'échelle du monde au sein duquel il leur fallait vivre. Je parle ici des espèces et non des exceptions tératologiques.

Les petites nations nous ont donné souvent des exemples admirables. Nombre d'entre elles nous apparaissent encore aujourd'hui comme des sanctuaires de la civilisation véritable. Ces petits peuples ont le privilège de n'être pas souvent tentés par des ambitions absurdes. Quel bienfait ! On a pu croire, à la fin du XIX^e^ siècle, que ces refuges de la raison, de la sagesse, des mérites humains seraient respectés à raison même de leur faiblesse, de leur neutralité proclamée. Voilà une illusion que nous avons dû perdre. Dans la sottise criminelle, dans l'irrespect et la destruction, les puissants du XX^e^ siècle ont été plus loin que n'avaient osé le faire les grands aventuriers des époques dites barbares. Le mot de progrès est un mot qu'on ne saurait se permettre de prononcer à la légère.

ÉPREUVE DE FORCE POUR L'O. N. U.

AFIN D'ENRAYER LA POUSSÉE COMMUNISTE EN CORÉE LES AMÉRICAINS RENFORCENT EFFECTIFS ET MATÉRIEL

Les informations sur les opérations militaires en Corée n'ont pas été très abondantes ces derniers jours. Les forces de la Corée du Nord ont continué leur marche en avant, exploitant leur succès initial et ne rencontrant d'ailleurs qu'une opposition incapable d'empêcher leur progression. Voilà ce qui résulte des nouvelles. En fait, les assaillants se sont rendus maîtres d'un tiers de la Corée méridionale et leur mouvement, sur un front que les dépêches qualifient de « fluide », vise à encercler les troupes de résistance, à couper les voies de communication qui permettent l'envoi de renforts et, par la possession de l'important point stratégique de Chunju, à faire tomber la ville de Taejon, capitale provisoire du gouvernement du président Sygman Rhee.

Les Américains, constatant la déroute de l'armée coréenne du Sud, ne se proposent, semble-t-il, que d'enrayer l'avance nordiste jusqu'à ce que l'arrivée de renforts en nombre suffisant et de matériel leur permette de reprendre la situation. Evidemment, le temps devient ainsi un facteur prépondérant, et il importerait de faire vite.

Le rôle principal a été joué par l'aviation. Mais celle-ci n'a pas, semble-t-il, obtenu les résultats qu'on en attendait. Certains pensaient que son intervention suffirait à arrêter la poussée des assaillants. En réalité, il n'en a rien été et les aviateurs américains se sont trouvés aux prises avec des difficultés qui ont privé leur action de son efficacité. D'abord, le temps extrêmement mauvais les a beaucoup gênés. D'autre part, ils n'ont pas trouvé en Corée de terrains convenables, les aérodromes étant tombés aux mains des rouges, et il leur a fallu opérer à partir des bases japonaises. Les chasseurs à réaction conçus pour l'interception d'une aviation ennemie se révèlent inefficaces contre les attaques à terre. On en revient donc à l'utilisation des avions à hélice des types Mustang et Thunderbolt, qui ont fait leurs preuves pendant la dernière guerre, mais du temps a été ainsi perdu.

De toute façon, les Américains ont certainement commis la double erreur de surestimer la capacité défensive de la Corée du Sud et de sous-estimer la valeur offensive des Coréens du Nord. C'est l'opinion de leurs propres correspondants de guerre. Ils font remarquer que les agresseurs communistes témoignent d'un bon entraînement et qu'ils sont munis d'un excellent matériel qui comprend notamment des chars — cent cinquante, dit-on — dont quelques-uns peuvent être comptés parmi les meilleurs qui existent actuellement.

Il est évident que les Soviétiques n'ont évacué la Corée septentrionale en 1948 qu'en y laissant des hommes à eux et qu'ils ont formé et instruit une force militaire qu'ils ont armée et dont la puissance est indéniable. En face de celle-ci, et contrairement à l'attente des Américains, l'armée méridionale n'a pas tenu et a fait retraite, en proie à une véritable panique.

Quoi qu'il en soit, un très gros effort est maintenant nécessaire au redressement. L'entrée en ligne des chars américains qui commencent à arriver sera vraisemblablement un élément important de l'évolution de la situation.

Parallèlement aux événements militaires, une intense activité diplomatique et politique s'est développée.

Dans une longue communication radiodiffusée, M. Gromyko, vice-ministre des Affaires étrangères de l'U. R. S. S., a soutenu que la responsabilité de la situation présente devait être imputée à la Corée du Sud, coupable d'attaques injustifiées contre l'autre partie du territoire. Cette attitude n'a été possible de sa part, selon l'affirmation de M. Gromyko, que parce qu'elle avait l'approbation et l'appui des Etats-Unis, véritables auteurs d'une agression qu'ils ont fait couvrir par l'O. N. U. en exerçant une pression sur cet organisme.

Moscou ne s'est pas borné à protester contre une prétendue violation de la charte des Nations Unies par le Conseil de sécurité. Le gouvernement de Washington lui ayant fait savoir que le blocus de la Corée avait été établi à la requête du Conseil de sécurité a reçu en réponse une note déclarant que « le blocus est un nouvel acte d'agression et que l'U. R. S. S. tiendra les Etats-Unis pour responsables de tout tort porté aux intérêts soviétiques ».

A en croire certaines informations, le porte-parole de la diplomatie soviétique, M. Gromyko, aurait tenu un langage pareillement comminatoire à Sir David Kelly, ambassadeur de Grande-Bretagne à Moscou, au cours d'un entretien qu'il a eu avec lui. Cette conversation avait même donné à penser à d'aucuns qu'une médiation britannique dans le conflit coréen n'était pas impossible. Sur cet entretien, Sir David Kelly a adressé un rapport à son gouvernement, et Londres a informé l'U. R. S. S. que le blocus lui paraissait un acte parfaitement régulier dans le cas visé.

Tandis que le gouvernement soviétique multipliait les protestations véhémentes, une menace nouvelle surgissait sous la forme d'un télégramme adressé à M. Trygve Lie, secrétaire général de l'O. N. U., par le ministre des Affaires étrangères du gouvernement Mao Tse Tung, M. Tchou En Lai. Celui-ci y affirme crûment « la volonté de la République populaire chinoise de libérer Formose ». Il exigeait le retrait de l'escadre américaine qui y est ancrée. Allait-on assister, du fait de la Chine communiste, à une extension du conflit en Extrême-Orient ?

Les réactions n'ont pas manqué et elles ont été rapides. A Lake Success, le Conseil de sécurité décidait de marquer nettement le caractère de l'opération de police entreprise sur le 38e parallèle en demandant que les troupes engagées combattent sous le drapeau de l'O. N. U. En outre, il réclamait qu'un commandement unifié fût institué et confié à un général américain.

La désignation du général Mac Arthur à ce poste était attendue, et l'on a appris sans surprise qu'il assumait dorénavant la haute direction des opérations. En même temps le président Truman prenait des mesures qui constituent, à n'en pas douter, des répliques aussi bien à la note menaçante du Kremlin qu'au télégramme du ministre des Affaires étrangères de Mao Tse Tung laissant prévoir une intervention de la Chine communiste.

M. Truman a décidé d'appliquer la loi de conscription, qui lui permet d'appeler les recrues sous les drapeaux pour une période de vingt et un mois et de rappeler les réservistes de manière à porter les effectifs à 2 millions d'hommes. De plus, les engagements volontaires seront reçus dorénavant sans limitation de chiffres. Ajoutons que des crédits extrêmement importants (14 milliards 600 millions de dollars) ont été votés pour la défense nationale. Une large partie de ces crédits doit être affectée à la constitution de stocks de bombes atomiques et à l'accélération des travaux concernant la bombe H.

En adoptant cet ensemble de mesures vraiment exceptionnelles pour renforcer son appareil militaire, l'Amérique montre sa ferme volonté d'infliger aux menées communistes en Extrême-Orient un coup d'arrêt. Elle sait qu'il importe d'empêcher toute extension du conflit dont la Corée est le théâtre, car cette extension pourrait être fatale à la paix du monde.

Américain blessé pendant un combat et emmené par avion dans un hopital du Japon.

Le général William F. Dean, nommé chef des forces américaines opérant en Corée.

A Taejon arrivent les renforts qui vont tenter d'enrayer l'avance communiste.

La population sud-coréenne accueille avec enthousiasme les Américains qui, dès leur débarquement, sont rapidement acheminés vers le front.

Pour augmenter le rayon d'action de ce P-80, des réservoirs d'essence qui pourront être largués en vol sont fixés sous les ailes

LE PONT TOURNANT OU LA ROUTE TRAVERSE LE CANAL S'OUVRE POUR LIVRER PASSAGE AUX NAVIRES.

ÉTAT D'ALERTE
AU CANAL DE PANAMA

PRODIGIEUSE RÉALISATION AMÉRICAINE OU SURVIT LE SOUVENIR FRANÇAIS

PAR JACQUES KAYSER

EN même temps qu'il annonçait sa décision d'apporter à la Corée du Sud l'appui des Etats-Unis contre ses agresseurs, le président Truman proclamait la mise en état d'alerte du canal de Panama. Décision grave, mais qui s'explique aisément par l'importance que le Canal présente pour l'Amérique.

Notre collaborateur Jacques Kayser, qui au cours de son voyage récent sur le continent américain a traversé le canal de Panama, explique dans l'article qu'on va lire ce qu'est ce gigantesque trait d'union entre deux océans et par quels moyens le trafic considérable auquel il doit donner passage est assuré.

En parcourant l'Amérique Centrale, je n'ai vu qu'une seule fois simultanément les deux océans. Au Mexique, l'isthme de Tehuantepec, plus au sud, l'isthme de Nicaragua sont bien trop larges pour que, même d'avion et par temps clair, on puisse y parvenir. Parfois, nous a-t-on dit, on a cette chance du haut de l'Irazu, volcan de 3.500 mètres, au centre du Costa-Rica ; des nuages, le jour de notre ascension... en automobile, bouchaient les horizons.

Mais au cours de l'étape San José-Panama l'avion abandonne tout à coup la côte atlantique en dessinant un angle droit. On est encore au-dessus de l'eau qu'on voit, au loin, se détacher du ciel et de la terre l'immensité du Pacifique. L'isthme est au-dessous de nous : un isthme modèle. La maigre coupure linéaire du Canal disparaît bien vite, absorbée par le lac artificiel de Gatun, qui, noyant des forêts, laisse émerger parmi d'invraisemblables dentelures des milliers de troncs morts et des îlets dont le sol disparaît sous l'enchevêtrement des frondaisons. J'ai appris que ce lac, traversé par les bateaux grâce à un chenal, développait plus de 800 kilomètres de côtes !

Bientôt apparaît le relief mouvementé de l'isthme, ce relief que perce, au milieu de périls chaque jour menaçants, la tranchée Gaillard, la Culebra. Et c'est, proche de la ville de Panama, qui se dessine hardiment, la bouche occidentale du Canal, entourée d'îles pittoresques et prolongée par la digue artificielle de Fort-Amador, le saint des saints officiel des forces armées américaines.

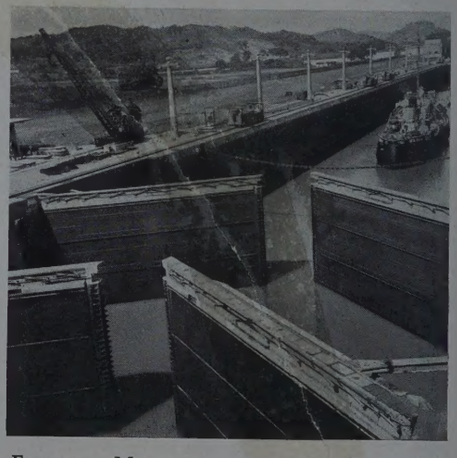
De ma première vision aérienne du Canal j'ai retenu qu'il avait été creusé dans une terre difficile, qu'il était une conquête continue, que la forêt vierge le cernait et toujours le guettait.

Mais lorsqu'on le voit de plus près la présence de la nature toute-puissante se fait moins sensible et l'œuvre de l'homme apparaît dans son prestigieux, dans son colossal éclat.

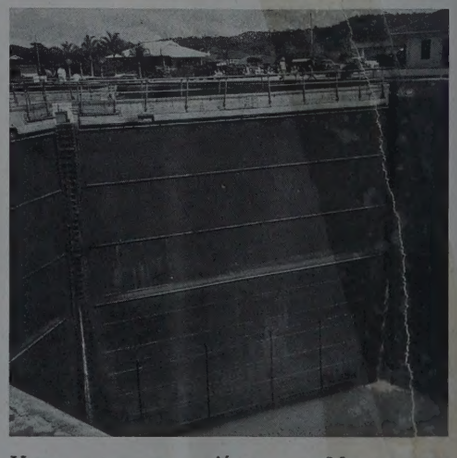
Nous avons visité en détail l'écluse de Miraflores, l'une des trois écluses que comporte le Canal (il y a aussi celle de San Miguel et celle de Gatun). Miraflores est la plus proche de Panama. Elle élève de plus de 20 mètres les bateaux qui la franchissent. Nous avons été accueillis à la tour de contrôle, où il y a peu de temps encore les règlements de guerre américains interdisaient la présence de civils. Le Canal et le « Canal Zone » qui l'entoure appartiennent aux Etats-Unis. Son administration, confiée sur place à un gouverneur, est du ressort du président de la République, qui s'en remet au secrétaire à la Guerre.

ÉCLUSES AUTOMATIQUES

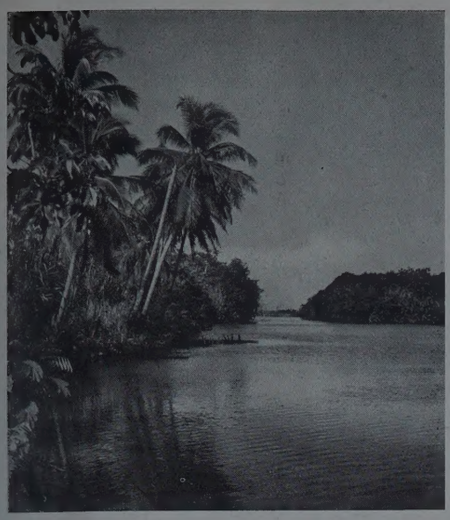
La tour de Miraflores est située entre les deux bras du Canal. En principe, l'un d'eux est réservé à la circulation est-ouest et l'autre, à la circulation ouest-est ; mais les nécessités du trafic en décident souvent autrement. Au moment où nous prenons place sur la terrasse, après avoir admiré le jeu, compliqué dans ses détails mais simple par son mécanisme apparent, de la commande des écluses, trois bateaux — dont une petite canonnière — se présentent à l'entrée côté Pacifique. Deux d'entre eux passeront par l'un des bras, tandis que le troisième, pour gagner du temps, passera par l'autre. Les opérations sont très rapides. Un enfant qui visitait la tour en même temps que nous est autorisé par le chef de poste, un Américain comme tous ses collaborateurs, à diriger la manœuvre des écluses. Il lui suffit pour cela d'appuyer sur un bouton. A partir de cet instant tout est automatique, et, sous un soleil royal qui fait étinceler les navires, briller les installations, irradier les surfaces rectangulaires des eaux successivement prisonnières dans les



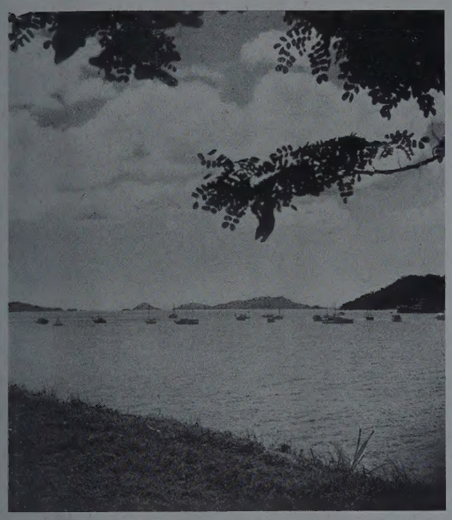
ECLUSE DE MIRAFLORES, PROCHE DU PACIFIQUE.



UNE DES PORTES DE L'ÉCLUSE DE MIRAFLORES.



LE CANAL FRANÇAIS N'A JAMAIS ÉTÉ ACHEVÉ.



L'ENTRÉE DU CANAL, COTÉ OCÉAN PACIFIQUE.

AU PREMIER PLAN, L'UNE DES QUATRE « MULES » QUI REMORQUENT UN NAVIRE A TRAVERS L'ÉCLUSE.

bassins, nous voyons les portes des écluses s'ouvrir avec la même majestueuse lenteur qu'elles mettront à se fermer. Ces portes à double battant, de près de 25 mètres de hauteur, ont 22 mètres de largeur et plus de 2 mètres d'épaisseur.

Les bateaux traversent l'écluse dans un impressionnant silence ; aucun bruit humain ; seules ronronnent sourdement sur les rails les « mules » électriques qui tirent les navires. Ils mettent en moyenne trois quarts d'heure à franchir les bassins de Miraflores. Ils mettront moins longtemps pour franchir ceux de San Miguel, mais à peu près le même temps pour ceux de Gatun.

Sur le tableau de la tour de Miraflores j'ai vu écrit :

5th Almirante Padilla leave Balboa 9 h. 31 ; arrive Miraflores 10 h. 27 ; *leave Miraflores* 11 h. 14.

C'était le cinquième navire qui venait de Balboa (l'entrée Pacifique du Canal) ce matin-là. Le suivant était arrivé à Miraflores à 10 h. 33 et le quittait à 11 h. 16.

De fait, les bateaux, qui mettent environ huit heures pour parcourir le Canal, en prennent presque trois à traverser les passages élevés par la science et la technique des hommes.

Et alors le Canal fait gagner des distances appréciables, puisque l'immense détour du détroit de Magellan est évité ; on trouve qu'on y perd encore trop de temps ! On considère aussi qu'il est trop étroit, puisque les plus gros des bateaux, *Queen Mary* et *Queen Elizabeth*, et les plus puissants des cuirassés ne peuvent l'utiliser et que pendant la guerre on a dû, à l'aide de grues formidables, mettre un dock flottant à la verticale pour lui permettre de passer. On trouve qu'il est dangereux, car il est facilement obstruable. On trouve qu'en temps de guerre ou de menace de guerre il est très vulnérable. On trouve enfin qu'il n'est plus à l'échelle du trafic. On envisage donc, une fois encore, de construire un nouveau canal — mais cette fois-ci un canal sans écluses, un canal à niveau, comme celui de Suez.

Le Nicaragua compte bien — je pourrais invoquer les témoignages recueillis à Managua — que le nouveau canal sera percé sur son territoire pour bénéficier à la fois du grand lac Nicaragua et du cours navigable du rio San Juan. Mais ne s'y nourrit-on pas d'illusions ? Les travaux des Américains et les rares propos favorables qu'ils tiennent ne sont-ils pas destinés à faire pression sur le Panama pour obtenir de cette république des conditions favorables pour la transformation et l'aménagement des contrats ?

Au surplus, ne fera-t-on pas jouer contre le Nicaragua l'argument qu'au moment des discussions du début du siècle Bunau-Varilla, l'expert français au service de la République panaméenne naissante, avait fait valoir ?

Il avait envoyé à tous les membres du Congrès américain, à la veille de leur décision, le timbre-poste courant du Nicaragua, qui représentait un volcan en éruption. De fait, à la fragilité et à la précarité du sol nicaraguayen les Panaméens opposent non sans fierté la silhouette élancée de l'arc Chato, qui, dans l'église de San Domingo, demeure debout depuis la conquête espagnole. On prétend que ces arguments physiques furent déterminants.

LE CANAL EST UNE BONNE AFFAIRE

Si le droit de passage le moins élevé que puisse payer un bateau est de 72 cents, le record a été atteint par l'*Empress of Britain*, de 42.348 tonnes, qui a payé 18.985 dollars.

« Mais, m'a-t-on dit, le cuirassé *Hood* a payé davantage : 22.400 dollars !

— Vous faites donc payer des droits aux bateaux de guerre alliés ?

— C'était avant la guerre. Les bateaux de guerre des flottes de Panama, de Colombie et des Etats-Unis franchissent le Canal gratuitement. Il en est de même, pendant la guerre, pour les bateaux de guerre alliés... »

Je me souvenais alors de ma stupéfaction lorsqu'à Ismaïlia, sur les bords du canal de Suez, j'avais appris que là, même aux plus sombres jours des opérations militaires de la guerre, tous les bateaux de guerre alliés continuaient à payer des droits pour leur tonnage, pour chaque soldat et pour chaque tonne de munitions transportés !

Les statistiques que j'ai compulsées font ressortir qu'au cours de ces dernières années le trafic mensuel est d'environ 280 navires, pour un total de près de 1.300.000 tonnes. La moyenne mensuelle des droits payés dépasse 1.100.000 dollars.

Chiffres fabuleux ! Les « grands ancêtres » du Canal, les admirables pionniers qui répondirent à l'appel de Ferdinand de Lesseps, dont on célèbre toujours à Panama le génie prophétique et dont la mémoire contribue à assurer la pérennité du prestige français, pouvaient-ils envisager, dans leur enthousiasme créateur puis dans leur désespoir, un si prodigieux essor ?

Ce n'est pas sans nostalgie qu'après avoir visité les belles villes jumelées sur la côte Atlantique de Colon, port panaméen, et de Cristobal, port du « Canal Zone » américain, et traversé l'écluse de Gatun, je me suis un moment recueilli sur la rive désertée du vieux canal français, qui ressemble maintenant, à peu de chose près, à une rivière : la végétation, tout au long, a envahi les berges et plonge dans l'eau calme. L'homme et sa science sont partis. La nature a repris ses droits. Mais le tracé demeure. La rectitude de la ligne, le parallélisme des bords attestent que c'est une œuvre humaine. Inachevée, abandonnée, c'était l'ébauche d'une œuvre gigantesque. Elle est signée d'un nom français. On ne l'oublie pas à Panama.

14 JUILLET 1950

IL FAUT REFAIRE SAINT-CYR

PAR LE GÉNÉRAL DE MONSABERT

Lors de la cérémonie du 11 juin à Saint-Cyr, à la minute émouvante où la promotion du général Frère présentait les armes à l'évocation des anciens morts au champ d'honneur — serment muet dans le don total du cœur — toute l'école semblait revivre dans son esprit et dans son âme ! Les casoars agités dans l'atmosphère familière, au rythme de la tradition retrouvée, lançaient dans le ciel bleu un « Debout les morts ! » qui aurait dû, semble-t-il, recevoir sur-le-champ sa consécration officielle. On eût aimé qu'une voix répondît à ce serment de fidélité par l'engagement solennel de reconstruire ce temple de notre valeur militaire en lui rendant à la fois sa vie et sa fonction.

Car, on devra bien s'en convaincre un jour : il faut refaire l'Ecole spéciale militaire de Saint-Cyr à l'intérieur même de ses murs relevés.

Les atermoiements dans la solution d'un problème de cette gravité risquent de handicaper sérieusement l'avenir de nos forces armées et du pays.

SAINT-CYR DOIT RECRUTER DES JEUNES D'ÉLITE...

J'entends bien que beaucoup de militaires craignent de prendre parti de peur de retomber dans une formule périmée et inadaptée.

La question est pourtant simple : oui ou non, les circonstances actuelles et les prévisions d'avenir réclament-elles la création d'une école *spéciale* pour le recrutement de notre *élite* militaire ?

L'étude de ce problème, posé sur de telles bases, ne manquerait pas de révéler que les raisons qui ont effectivement commandé cette institution dans le passé n'ont fait que croître et s'amplifier.

On a dit, dans un précédent article, que la première raison d'être de Saint-Cyr avait été de prendre dans la fleur de leur flamme les jeunes enthousiasmes et de les entretenir dans des conditions qui en renforcent la vigueur.

Un tel appel est moins que jamais négligeable, alors que nous souffrons d'une apathie générale, que les préoccupations matérielles prennent de plus en plus le pas sur les spirituelles, que la formation commune prend une tournure de plus en plus pratique et que les moules sociaux dans lesquels passe la jeunesse ont tendance à ruiner la personnalité dans l'atmosphère empoisonnée des revendications continues et collectives.

Il faut une école qui prenne le jeune candidat dans le milieu où s'est formé son idéal, où la générosité naturelle du cœur et de l'esprit n'a pas encore été battue en brèche par l'ironie et le scepticisme communs. Il se fortifiera alors dans une atmosphère et sous une direction appropriées. Le culte de l'héroïsme y sera entretenu par une sainte tradition. C'est un indice déjà qu'on ait senti le besoin de rétablir l'ancienne tenue, mais ce serait une étrange erreur que de croire ce geste suffisant s'il ne marquait pas la pérennité d'un même apostolat et d'une même sélection.

L'idéal est donc de prendre les candidats à un âge aussi jeune que le permet le niveau des études exigées.

... EN FAIRE DE VÉRITABLES CHEFS...

Ce niveau, si élevé qu'il soit nécessaire, ne saurait en aucun cas marquer la fin de l'instruction générale indispensable à l'élite de nos officiers, le complément se réduisant alors à une simple orientation dans une école commune.

Ce point mérite de retenir tout particulièrement l'attention, car il est l'élément capital de la nature de l'enseignement à donner à des cadres destinés à fournir les échelons supérieurs. Il ne s'agit pas d'arrêter les études de l'école à un niveau qui permette à tous d'y accéder, mais, au contraire, de poursuivre des études supérieures en fonction des exigences de plus en plus grandes de la pratique de la guerre.

L'examen d'entrée n'est pas un but, il est une base.

La caractéristique de Saint-Cyr n'est pas de former des chefs de section. Celle qui lui confère son caractère d'école *spéciale*, c'est qu'elle doit assurer le recrutement d'une élite par le développement continu de l'instruction et former des chefs par l'exploitation des virtualités individuelles.

C'est grâce à une telle sélection qu'un Leclerc de Hauteclocque a pu devenir général d'armée sur sa « foulée » de Saint-Cyr.

Ces considérations permettent de définir le but que doit poursuivre l'Ecole spéciale militaire : par des « humanités militaires » ouvrir à nos futurs cadres supérieurs de larges horizons dans tous les domaines ; sur la base indispensable de la vocation et de l'appel de l'âme, créer une possibilité du « devenir » qui ne fera que s'amplifier de l'expérience acquise plus tard.

Le programme de ces humanités repose sur quelques idées-bases :

Le caractère scientifique de la guerre et la spécialisation de plus en plus grande des techniques ; toutes les armes aujourd'hui sont « savantes ».

L'art de la guerre repose, en contre-partie, sur l'interpénétration des techniques à un échelon de plus en plus bas.

Saint-Cyr sera donc une école de préparation interarmes, non seulement pour la base commune à toutes, mais pour la connaissance élémentaire de chacune dans le cadre de leur liaison.

La guerre totale s'étend à tous les domaines. Le saint-cyrien devra s'apprêter à connaître de toutes les questions qu'entraîne le cadre élargi de la défense nationale : économie politique, économie de guerre, administration civile, etc.

Plus large encore l'horizon dans le domaine humain ! Les guerres nationales ont fait place aux guerres mondiales et idéologiques. La connaissance de l'homme doit s'étendre à celle de son milieu et de sa civilisation.

Enfin, dominant ce fonds d'études, un champ plus vaste encore : le domaine moral. Il semble que la spiritualité s'impose d'autant plus qu'on la voudrait étouffer sous la matière.

... EN MÊME TEMPS QUE DES OFFICIERS ACCOMPLIS...

On peut se demander ce que devient en tout cela la formation proprement militaire. Disons-le tout de suite : elle réclame deux stades et deux écoles différentes.

L'Ecole spéciale militaire développe dans un sens déterminé la culture générale, dans un cadre, une discipline, une atmosphère militaires. L'histoire militaire y a une place de choix. L'instruction du métier pendant cette période repose sur une préparation militaire supérieure dans laquelle l'entraînement physique aura une importance d'autant plus grande que l'âge de l'élève le commandera davantage. L'accent sera mis sur les sports militaires : escrime, équitation, entraînement à la marche, parcours du combattant. Les terrains nécessaires dans ce but existent à Saint-Cyr.

L'instruction des armes sera faite au cours d'un entraînement militaire intensif, dans un camp de formation interarmes où le saint-cyrien devra acquérir les différents brevets élémentaires de l'armée de terre.

Ce n'est qu'à la sortie du camp que le candidat choisira son arme.

Est-il besoin de signaler que ces deux écoles ne peuvent pas, ne doivent pas être jointives ? Si la première réclame la proximité de la capitale, l'autre se trouvera dans un camp spécialement aménagé et commun aux armées de terre et de l'air. On ne saurait établir trop tôt la liaison entre les deux.

Le rythme total des études nécessaires pour les officiers admis à Saint-Cyr serait alors le suivant :

Entrée à l'Ecole spéciale militaire entre dix-huit ans et vingt ans (limite prolongée pour les militaires en service).

Deux années d'école, terminées chacune par un séjour dans un camp, dont un en montagne ;

Dix-huit mois d'entraînement militaire dans un camp interarmées terre-air.

Cette mise au point ramène à la juste notion des échelons de la hiérarchie. Il existe trois étapes principales dans la carrière des armes : la première correspond au commandement de l'unité élémentaire, sans combinaison d'armes ; la deuxième est caractérisée par l'emploi combiné des armes d'une même armée ; la troisième est marquée par l'emploi d'éléments de deux ou de trois armées (terre — mer — air).

Chacun de ces stades correspond à une formation, à une école particulière.

Saint-Cyr doit donner accès à la deuxième à partir de l'emploi de capitaine. Cette instruction, complétée à l'Ecole supérieure de guerre, permettra l'utilisation en liaison étroite d'unités importantes des différentes armes à l'intérieur de l'armée.

Un institut de hautes études assurerait le recrutement des commandements interarmes à partir desquels il n'y a plus d'appartenance d'origine.

La formation des officiers sortant du rang pose un problème différent et qui doit être traité à part. Vouloir rejoindre trop tôt ou d'une façon trop large les deux points de vue, c'est aller à coup sûr à l'encontre de la recherche des élites. C'est abaisser l'un ou trop élever l'autre.

... AUXQUELS LA PROXIMITÉ DU PARIS UNIVERSITAIRE SERA TRÈS PROFITABLE

La vieille école de Saint-Cyr était, on le voit, placée d'une façon privilégiée, en fonction du but à atteindre. L'élargissement de cette mission ne fait que la rendre plus précieuse.

La proximité de Paris permettra en particulier les contacts et l'instruction en liaison avec les grandes écoles de la capitale, où se forme une élite qui ne peut plus ignorer, elle non plus, les problèmes élémentaires de défense nationale. Certains cours, certaines conférences peuvent être faits en commun.

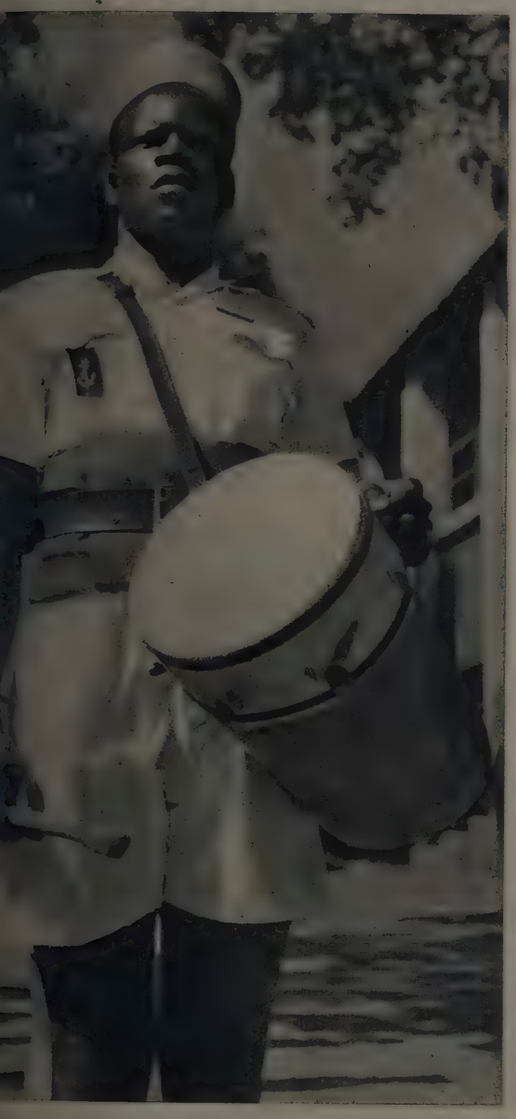
Il faudrait, pour souligner ce point, montrer combien il se conjugue avec celui de la formation de nos cadres de réserve dans une organisation qui rendrait obligatoire l'utilisation des capacités universitaires en rapprochant les statuts de cadres qui font, après tout, partie d'une même armée française. Il faut créer des chaires militaires dans nos universités. Il faut ouvrir les portes de Saint-Cyr à l'élite de nos futurs cadres supérieurs de réserve.

L'atmosphère même de Paris est indispensable à l'éclosion et à l'entretien des vocations et des nobles ambitions. C'est la caisse de résonance du pays. Elle maintiendra l'exaltation par le contact de la foule et l'enthousiasme qu'elle y soulèvera.

Certes, rien ne doit être sacrifié de l'indispensable discipline ; cette tradition doit au contraire déborder des murs de la Spéciale grâce à l'affirmation d'un idéal de dévouement à la grande cause nationale qui en consacrera le rayonnement.

Au-dessus des ruines accumulées de ce qui fut l'institution royale de Saint-Louis et l'Ecole spéciale militaire un fronton subsiste qui porte haut dans le ciel les armes de France. Il date du temps où le Roi-Soleil faisait la loi à l'Europe.

Il sied que quelque grandeur inspire et soutienne les hautes aspirations.



LE GLORIEUX CINQUANTENAIRE DES TROUPES COLONIALES

Les troupes coloniales ont cinquante ans. Héritières des troupes de la marine, elles ont apporté à d'antiques civilisations, et tout en respectant leur originalité, l'élan généreux et l'essor libérateur propres à la culture française. Sous leur égide, les soldats d'outre-mer, des pays de l'Afrique Noire, de Madagascar, d'Extrême-Orient, des Antilles et du Pacifique sont venus combattre pour la France menacée au cours de deux conflits qui ont embrasé le monde. Un tel échange aura été le lien le plus puissant de cette synthèse dont la pleine réalisation se fait sous nos yeux, je veux dire l'Union française.

Général de corps d'armée Valluy, membre du Conseil supérieur de la guerre, inspecteur des forces terrestres d'outre-mer

A la fin d'un chaud après-midi de juin, un cortège s'avance, musique en tête, vers l'Arc de Triomphe. Un long cortège où se coudoient jeunes et vieux, militaires et civils, officiers chevronnés et élèves des grandes écoles. La foule qui les regarde salue respectueusement au passage un drapeau chargé de décorations, dont l'état dit assez combien de blessures il a reçues : c'est le drapeau du régiment d'infanterie coloniale du Maroc, le drapeau le plus décoré, emblème d'une arme tout entière. Car ce cortège sur lequel ondoient bien d'autres drapeaux encore ce sont les coloniaux qui vont rallumer la Flamme.

Pour eux en ce jour commence une commémoration dont la date exacte doit être fixée au 7 juillet 1900. C'est, en effet, ce 7 juillet, il y a cinquante ans, que les troupes de marine devenaient troupes coloniales et qu'avec cette dénomination la loi qui fixait leur statut leur accordait l'autonomie.

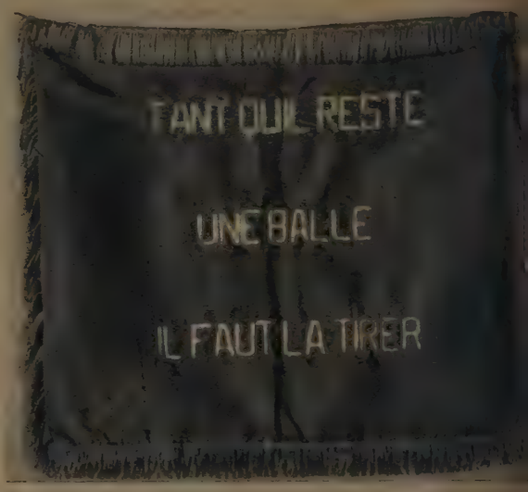
Mais leur histoire remonte bien plus loin : aux cent Compagnies de la Mer, créées par Richelieu en 1622 et qui, avec des vicissitudes diverses, traversèrent la Monarchie, la Révolution et l'Empire. Elles sont les héritières de ces troupes de marine qui s'illustrèrent en tant de combats. Napoléon Ier avait reconnu leur valeur à Lutzen et à Bautzen. Sous Napoléon III, ce fut la Crimée, la Baltique, la Chine, 1870, et le tableau d'Alphonse de Neuville popularisera l'épisode des Dernières Cartouches et le Clairon de Bazeilles. Puis c'est le Tonkin, l'Afrique, Madagascar. Quand vient 1914, les troupes coloniales se battent en France, en Europe, outre-mer. On les trouve sur la Somme et sur l'Aisne, à Douaumont, à Reims, à Villers-Cotterêts, en Orient, et quand la campagne s'achève on peut

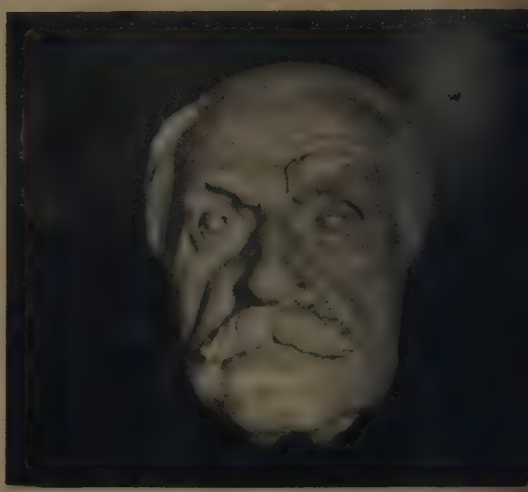
PARTOUT OU ELLES FURENT ENGAGÉES, LES TROUPES DE COULEUR ONT PROUVÉ LEUR FIDÉLITÉ ET LEUR VALEUR. EN HAUT, AU POSTE D'ABÉCHÉ, AU TCHAD. AU CENTRE, TIRAILLEUR SÉNÉGALAIS. EN BAS DE LA PAGE, UN DES ATELIERS OU LES TROUPES COLONIALES S'ATTACHENT A FORMER DES SPÉCIALISTES.

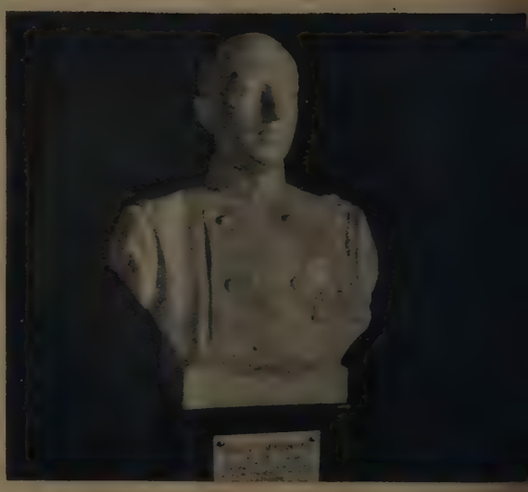
A Nimes, l'instruction des techniciens du matériel des batiments coloniaux est vivement poussée. Au centre d'entrainement de Fréjus, un exercice de préparation a la pénible guerre de brousse.

dénombrer que de 1914 à 1918 plus de soixante régiments coloniaux européens y ont pris part ainsi que deux cents bataillons indigènes, dont plus de cent vingt sur le front d'Europe. Leurs emblèmes témoignent de leur vaillance, et le seul drapeau du régiment du Maroc compte dix citations.

La paix revenue, les coloniaux continuent à veiller sur l'empire, en Syrie ou dans le Rif. Et de 1940 à 1945 ils sont partout où il y a des coups à donner et à recevoir pour libérer la France. Ils prennent Koufra, ils se battent en Erythrée, à Bir Hakeim, au Fezzan, en Tunisie. Ils participent à la campagne d'Italie. Le régiment du Tchad s'élance d'Alençon vers Paris, l'Alsace, l'Allemagne. D'autres unités remontent de Toulon à Delle ;







A l'Ecole militaire, le musée des traditions conserve d'émouvantes reliques de l'épopée coloniale. Voici de haut en bas, le fanion d'un bataillon de marche, un autre fanion portant une inscription héroique, le masque de Marchand, au nom si populaire, et le buste du gouverneur Van Vollenhoven, figure légendaire

R. I. C. M. force la plaine d'Alsace et parvient le premier à Rosenau, au bord u Rhin. La 9e D. I. C. conquiert la plaine de Bade. Toutes les opérations de la n de la guerre en France verront des coloniaux. En Indochine ils résistent à agression japonaise et, après une retraite épique, un certain nombre parvien- ent à gagner la Chine.

D'où viennent donc la valeur unanimement proclamée de ces troupes d'élite leur caractère si accusé ? Sans aucun doute de l'esprit qui les anime. Elles nt, dès l'origine, été recrutées par volontariat. Y entrer, cela suppose le goût e l'aventure, l'amour de l'action. Cet attrait du danger a toujours suscité les ocations coloniales. Aussi est-il normal que ces troupes aient les qualités des oldats de métier, leur tenue au combat, leur expérience. L'esprit de corps, si éveloppé chez elles, repose d'ailleurs sur un respect soigneusement entretenu es traditions. De ces traditions, un petit musée installé à l'École militaire onserve d'émouvants souvenirs. On voudrait qu'il fût plus connu et qu'on y enât quelquefois les enfants des écoles pour qu'ils y prennent la plus noble leçon 'histoire. Ce serait un excellent emploi des heures consacrées à des exercices xtra-scolaires.

Dans ce musée revit l'épopée coloniale française. Les grands chefs, les âtisseurs d'empire, Archinard, Trentinian, Brière de l'Isle, Pennequin, Marchand, allieni, Mangin, sont là, rappelés parfois par un objet familier, un vêtement, n képi. Et près d'eux sont évoqués aussi des héros modestes, tel ce sous-lieute- ant Pol Lapeyre qui, encerclé par les Riffains, fit sauter son poste de Beni Borkoul lutôt que de se rendre. Son geste devait être répété à Bibane par le sergent Bernez- ambot. Là aussi, un buste, une vitrine garnie de décorations et d'une fourragère chée de sang rappellent le destin de Van Vollenhoven, grand administrateur, ayant atteint exceptionnellement jeune le sommet de la hiérarchie, simple capi- ine de marsouins, tué au front, et dont on a pu dire qu'il était l'émule de Bayard de La Tour d'Auvergne.

C'est ce culte de la tradition, maintenue jusqu'en de petits détails, qui donne ur physionomie si particulière à ces unités dont le chant de l'infanterie de marine it que pour en faire partie

Il faut avoir dans la poitrine
Le cœur d'un matelot et celui d'un soldat.

L'œuvre accomplie par l'armée coloniale — et c'est un point sur lequel il nvient d'insister — ne l'a pas été seulement par les armes. Tout comme les gionnaires de Rome, les hommes de la « coloniale » sont des bâtisseurs, et par eux France a exercé au loin une action civilisatrice. N'est-ce pas d'ailleurs Gallieni ui a fixé la règle en écrivant : « Il faut nous rappeler que dans les luttes coloniales

CI-DESSUS : LA FORÊT DE DRAPEAUX VENUS S'INCLINER SUR LA TOMBE DU SOLDAT NCONNU LE JOUR OU LA FLAMME FUT RALLUMÉE PAR LES COLONIAUX. CI-DESSOUS : A MAQUETTE DU MONUMENT AUX TROUPES NOIRES ÉLEVÉ A BAMAKO ET A REIMS, T QUE LES ALLEMANDS DÉTRUISIRENT DANS CETTE VILLE AU DÉBUT DE LA GUERRE.

nous ne devons détruire que pour mieux bâtir. Nos officiers coloniaux ne doivent pas perdre de vue que leur premier soin sera de reconstruire le village, d'y créer un marché, d'y établir une école. » Et Lyautey complétait : « L'action coloniale comprise à la Gallieni, c'est partout la résurrection et la vie. »

Nos soldats se sont faits bâtisseurs, défricheurs, agriculteurs. A l'exemple justement des légionnaires antiques, ils ont construit des routes : voies trans-sahariennes, « rocades » transsoudanaises, routes de forêts, il n'est guère de grand axe de communications qu'ils n'aient amorcé. Ils ont créé les premiers tronçons de voies ferrées, et quelque 5.000 kilomètres ont été exécutés par de la main-d'œuvre encadrée par l'armée coloniale.

Ce n'est pas tout : nos soldats ont bâti des postes, des ouvrages d'art, des établissements civils et militaires. Beaucoup de ceux qui avaient servi dans les rangs de l'armée coloniale sont restés dans le pays, travaillant à défricher, à planter, formant de la main-d'œuvre.

Et tandis que peu à peu la civilisation européenne était ainsi introduite les médecins coloniaux luttaient pour améliorer l'état sanitaire des régions où ils accompagnaient les troupes. Leur œuvre est considérable et ses résultats magnifiques. Grâce à ces médecins, des affections terribles, peste, choléra, variole, dysenterie, paludisme, ont reculé. Ils ont remporté un succès d'une immense portée contre la maladie du sommeil. Actuellement, sur plus de mille médecins européens qui travaillent outre-mer, les trois quarts appartiennent au Service de santé des troupes coloniales. On estime qu'ils ont donné, ces dernières années, plus de trente millions de consultations annuelles. En outre, ils ont, en Afrique, à Madagascar, en Indochine, formé d'excellents collaborateurs indigènes.

Ainsi, aux titres militaires qui sont les siens, l'armée coloniale ajoute-t-elle les mérites d'une action éducatrice et humaine, accomplie par la persuasion, par l'exemple, par l'assimilation, par la compréhension et le respect des coutumes indigènes. Grâce à cette action, des peuples ont été soustraits à la féodalité ou à l'anarchie ; ils ont connu les bienfaits d'un état ordonné et pacifié. Les troupes coloniales ont le droit d'être fières de leur œuvre de cinquante années. Au lendemain de ce défilé du 14 juillet où Paris les a acclamées, elles peuvent dire, reprenant le vieux refrain : du Bosphore à la Martinique, du Sénégal à la Baltique... « Partout où nous sommes, la France est là ».

ROGER DARDENNE.

Photographies *France-Illustration* et S. E. I. T. C. (Michel Huet).

LES ÉLÈVES OFFICIERS SONT ASTREINTS A SUIVRE TOUS LES JOURS UN ENTRAINEMENT INTENSIF.

HUÉ, LE SAINT-CYR VIETNAMIEN

PAR GEORGES MAREY

En vertu des accords du 8 mars 1949, « le Vietnam a son armée nationale, chargée du maintien de l'ordre, de la sécurité interne et de la défense de l'empire... L'armée vietnamienne participe également à la défense des frontières de l'Union française contre tous ennemis extérieurs... »

Pour encadrer les 60.000 hommes incorporés dans les troupes régulières, bataillons ou éléments de la garde du Vietnam, ainsi que dans les forces supplétives, pour former les états-majors et le commandement de l'armée il faut des officiers, beaucoup d'officiers. Jusqu'ici le corps expéditionnaire français, par l'intermédiaire de la « mission française » et des détachements de liaison, a fourni aux unités vietnamiennes leurs instructeurs et la plupart de leurs chefs. Mais ce régime ne peut être que provisoire.

A une armée nationale il faut des cadres nationaux.

Créée dès le mois de novembre 1948 par décision du gouvernement central du Vietnam, l'école d'officiers de Hué ouvrait ses portes quelques semaines plus tard à la première promotion.

En attendant que soit construite l'école définitive, dont les plans sont en cours d'élaboration, les bâtiments de l'ancienne douane, situés sur les bords de la rivière des Parfums, à l'extrémité nord-est de la ville européenne, ont été aménagés et agrandis afin d'y loger les élèves, les instructeurs et le personnel de service. Un gros effort a été fait pour en rendre le cadre attrayant : un terrain vague s'est transformé en jardin et une jetée permet les baignades.

Comme à Saint-Cyr, le recrutement des élèves officiers se fait par voie de concours, que ce soit le concours à base d'instruction générale et de connaissances militaires ouvert aux sous-officiers servant déjà dans les unités actives vietnamiennes ou dans les corps de l'armée de l'Union française, que ce soit le concours à base de culture générale, du niveau de notre première partie du baccalauréat, destiné aux jeunes gens désireux d'embrasser la carrière des armes.

La première promotion, forte de soixante-trois élèves, est sortie de l'école en mai 1949, après six mois de cours. Elle était baptisée « promotion Bao-Daï », et le chef du gouvernement central provisoire remettait au « major » des cadets l'arc et les flèches traditionnels, symbole des vertus militaires. Une deuxième promotion de cent-huit élèves achève ses huit mois de stage.

Six mois, huit mois, dira-t-on, c'est bien court pour former des officiers. D'accord, mais le temps presse. La mise sur pied des formations vietnamiennes s'accélère ; il s'agit de trouver mille ou mille cinq cents officiers de tous grades. La lutte contre les rebelles vietminh et la pacification du territoire exigent des efforts renouvelés et justifient amplement ce rythme de guerre.

Aussi est-ce à la formation rapide de chefs de section d'infanterie que se consacrent les instructeurs français du Saint-Cyr vietnamien.

Dès le matin, c'est le salut aux couleurs, tandis que s'élèvent côte à côte, le long de deux mâts jumeaux, le pavillon tricolore et l'emblème vietnamien aux trois bandes rouges horizontales sur fond jaune.

La matinée est tout entière consacrée à l'instruction du combattant, à l'utilisation des armes, à l'entraînement physique. La formation tactique s'inspire des programmes et des méthodes en usage dans nos écoles de cadres de France, avec le souci de les adapter aux conditions particulières de la guerre dans le pays. Les actions de contre-guérillas, les missions de petites unités isolées, les patrouilles, les reconnaissances, la défense des ouvrages d'art ou des postes, tout cela est minutieusement étudié. Inutile d'ailleurs de représenter l'ennemi dans ces exercices de combat, car il est là, tout proche, qui épie constamment ; et il n'est pas rare que de vrais coups de feu éclatent, tirés par des « Viets » sur des groupes d'élèves à découvert...

Les après-midi sont employés à l'instruction technique — l'essentiel en est l'étude de l'armement et des matériels modernes en service dans l'infanterie — et aux cours théoriques : topographie, comptabilité, administration militaire.

Des interrogations périodiques et des travaux écrits permettent d'établir le classement de sortie des élèves et de désigner les meilleurs : ceux qui viendront en France compléter leur formation dans nos écoles de Coëtquidam, de Saumur ou de Montpellier. Vingt officiers de chaque promotion sont, en effet, invités par le gouvernement français. Le séjour des jeunes Vietnamiens au milieu de leurs camarades français favorisera largement cette compréhension mutuelle et cet esprit de solidarité si nécessaires aux cadres de deux armées sœurs.

UN CADET FAIT VISITER HUÉ A DES CAMARADES.

DÉTENTE DOMINICALE DANS LE CADRE ANTIQUE.

LE SOIR VENU ON FAIT UN PEU DE MUSIQUE.

ON PROCÈDE AU MANIEMENT D'ENGINS MODERNES.

CLAUDE MONET. « LA GARE SAINT-LAZARE. » (1877).

L'IMPRESSIONNISME ET SON MUSÉE

par RENÉ HUYGHE,

Conservateur en chef des peintures et dessins du Musée du Louvre.

Jamais peut-être les touristes étrangers n'auront été aussi nombreux en France ; la beauté des paysages, le pittoresque des villes, la célébrité des monuments les attirent, mais aussi les musées et leurs prestigieuses collections. Alors qu'il est fait si avidement appel à leurs trésors d'art, les musées, par une carence due aux crédits trop parcimonieux qui leur sont alloués, doivent avouer qu'ils ne peuvent encore se présenter dans leur totalité. Le Louvre, à la libération, avait mis sur pied un plan de réorganisation : celui-ci devait permettre, avec les moyens mis alors à sa disposition, une réouverture complète en quatre ans ; la vie a augmenté démesurément, les subsides, eux, ont diminué, et s'il n'y est porté remède le plan s'étendra encore sur de longues années...

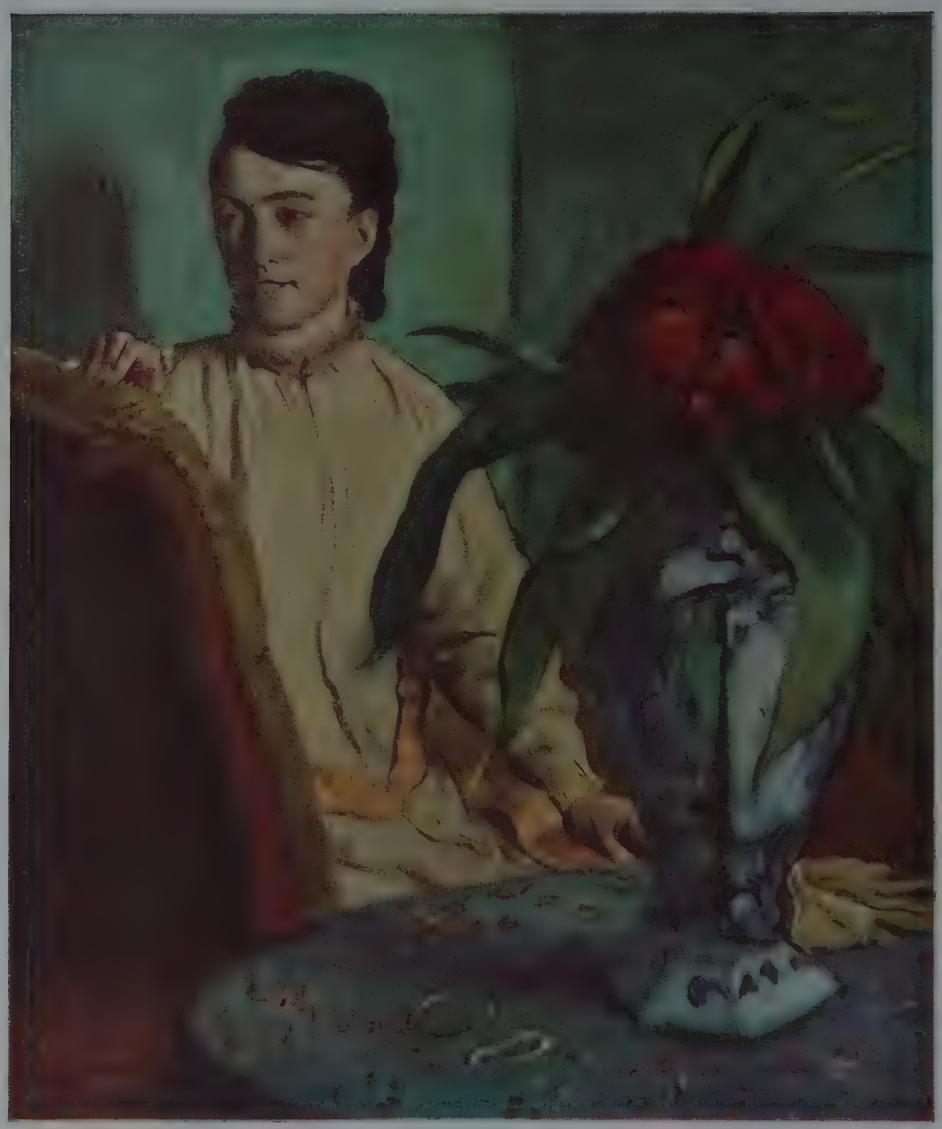
Du moins les musées ont-ils été à l'extrême de leurs possibilités ; aménageant les locaux qui demandaient le moins de réfections et de transformations, ils ont créé des présentations entièrement nouvelles : tel ce groupement des œuvres impressionnistes qui, dans l'ancien Jeu de Paume des Tuileries, offre, au cœur de Paris, un ensemble saisissant d'une des écoles qui, dans le monde, font le plus pour le prestige de l'art français.

Le musée de l'Impressionnisme dépend du Département des peintures et des dessins du Louvre. Nous avons demandé à son conservateur en chef, M. René Huyghe, de dire quels enseignements nouveaux pourront tirer de chefs-d'œuvre pourtant consacrés les visiteurs français et étrangers qui, avec l'été, se pressent dans ses salles où la lumière des toiles lutte avec celle des larges baies.

Les révolutions ne sont jamais que les flammes du brasier où se forgent les anneaux successifs de la tradition : une fois mis en place dans la chaîne des siècles, ils apparaissent aussi normaux que ceux dont ils ont pris la suite ; ils se confondent de plus en plus avec eux ; il n'y a qu'un maillon ajouté à tant d'autres.

Révolution... Tradition... Sont-ce vraiment deux forces en lutte, ou seulement les deux visages du Temps, opposés comme ceux du dieu Janus ? On s'avance à sa rencontre, on le voit dressé dans le futur ; on l'aborde, et la face qu'il offre a nom Révolution ; mais, si l'on se retourne vers lui, alors que, déjà, il se fond dans le passé, on ne voit plus que l'autre face ; elle se nomme Tradition. Continuer la tradition, au fond, c'est diriger les révolutions, et non pas les réprimer.

Ainsi en a-t-il été de l'impressionnisme. Les contemporains y virent une subversion totale de l'art de peindre, une offense à la réalité dont il offrait, à leurs yeux, des images méconnaissables et caricaturales. Ne racontait-on pas (car les chroniqueurs d'alors maniaient l'esprit « bien parisien ») qu'un vieux cheval de fiacre, épuisé par l'âge et la fatigue, avait, par la porte



DEGAS. « LA FEMME A LA POTICHE. » (1872).

ouverte de l'exposition des impressionnistes, jeté un regard innocent, et soudain s'était emporté d'effroi, mors aux dents, avec une ardeur recouvrée?... Un caricaturiste ne montrait-il pas un gardien de la paix épouvanté se précipiter au-devant d'une jeune femme afin de lui interdire le seuil d'une manifestation dont le spectacle aurait pu être fatal à sa maternité prochaine ? Mais aujourd'hui ? Cet art qui passa pour la négation du réalisme nous apparaît comme sa fleur la plus subtile et la plus raffinée et aussi comme son expression la plus exigeante. Qu'est-ce donc d'autre, l'impressionnisme, qu'un hyper-réalisme qui, dépouillant toute convention, pousse la fidélité à la vision exacte jusqu'à n'y tolérer que les sensations optiques les plus contrôlées ? Cette peinture, si bonne et si vilipendée par la bourgeoisie du XIX^e^ siècle, nous apparaît presque, maintenant, comme l'aboutissement de son effort vers l'exactitude et le positivisme ; ne proscrit-elle pas sujet, littérature, imagination, pour ne cultiver que la stricte et scientifique rigueur de l'œil ? Au demeurant, n'est-elle pas devenue, par un retour des choses, l'objet élu de collection, voire de spéculation, de la bourgeoisie du XX^e^ siècle ?

Ainsi vont les choses, les définitions et les idées. Elles passent ; elles se transforment ; un jour elles se contredisent elles-mêmes. Il n'y a guère que la conviction de détenir la vérité qui reste constante, naïvement immuable en chaque génération.

Mais qui avait raison ? demanderont les incorrigibles ; les uns et les autres, comme à l'ordinaire, mais chacun pour sa part. Là, en effet, réside le paradoxe de l'impressionnisme : à force d'exiger de la vision une intégrité proscrivant tout artifice admis par l'habitude, à force de vouloir se limiter aux perceptions oculaires, aux seules taches colorées que la rétine enregistre dans son objectivité d'organe physiologique, à force de poursuivre une sorte d'absolu de la vérité, l'impressionnisme n'a abouti qu'à tuer ce réalisme dont il visait l'accomplissement.

Elstir, le peintre impressionniste-type qu'imagina Proust, répète sans cesse, sous sa plume : « Je peins les choses telles que je les *vois* et non pas telles que je les *sais*. » L'homme de la rue, ou même des salons, n'est point dressé à une telle ascèse de la vision ; il n'est pas apte à l'analyser, à l'épurer ainsi : lui, il « sait » que ce cheval est blanc et il ne prête point attention à l'œil qui le perçoit bleu ou vert, au gré des ombres ou des reflets qu'il traverse ; il « sait » que cette bouteille est symétrique et ne se mêle point de la constater bancale, selon que le jeu des lumières ou des obscurités dilate ou rétrécit, au regard, telle ou telle partie de sa forme théorique. En poursuivant une représentation du monde scientifiquement exacte, l'impressionnisme en fournit une où le spectateur moyen ne reconnut plus son univers familier et cria à l'arbitraire et à l'égarement. Il a fallu une ou deux générations d'accoutumance.

De ce jour le divorce de l'art et du réel était amorcé, *involontairement* ; l'artiste et le public avaient, de gré ou de force, conçu que dans un tableau la nature pouvait apparaître différente de l'idée et de l'image qu'on s'en fait, différente de

SISLEY. « LA NEIGE A LOUVECIENNES. » (1878).

l'aspect qu'on lui « connaît », qu'on lui « reconnaît ». La peinture allait désormais se trouver, et de plus en plus, en rupture de ban avec la vision commune, avec le bon sens de l'œil, ami, comme l'autre, des fausses évidences. Ainsi s'achevait une ère qui s'était ouverte à la fin du moyen âge, celle où l'art occidental s'était imposé comme discipline essentielle de reproduire les apparences du réel. Et c'est en donnant à cette conception sa forme la plus poussée, la plus strictement analysée, que l'impressionnisme l'avait trahie, avait ouvert la porte aux écoles qui, à sa suite, la ruineraient avec acharnement : d'où cette contradiction que ses gloires font écho à celles du passé, que Sisley vient se placer après Corot, et Renoir, à la suite de Fragonard et de Rubens, mais inversement, que le fauvisme est sorti de Van Gogh, que le cubisme s'est réclamé de Cézanne, que les recherches plastiques de la ligne et de la couleur découlent de Gauguin : et Van Gogh, Cézanne et Gauguin sont pourtant des représentants sinon de l'impressionnisme orthodoxe, du moins de la génération de la période impressionniste.

Ainsi, aboutissement de la tradition, l'impressionnisme consomme avec elle la rupture ! On l'a bien vu lorsque le Musée du Louvre, mettant à profit, au sortir de la guerre, les libertés qu'autorise une exposition provisoire, présenta les chefs-d'œuvre du passé non plus selon un ordre pédagogique, basé sur la géographie et l'histoire, mais au gré de leurs affinités et de leurs rapports sensibles et humains. Alors, quand nous essayâmes d'introduire dans ce florilège de l'art les toiles impressionnistes, il fallut bien se rendre à l'évidence : elles refusaient de s'intégrer dans la vaste communauté du passé. Giorgione saluait à ses côtés Watteau ainsi qu'un frère cadet ; l'acide probité d'Ingres s'accommodait aisément du voisinage des quattrocentistes italiens, qu'il avait d'ailleurs tant appréciés lui-même ; Poussin et Courbet se découvraient avec quelque étonnement des liens de famille insoupçonnés — mais c'est un fait : Monet ou Sisley ou Pissarro se refusaient à tout compagnonnage. Leurs éclats de palette en faisaient des intrus dans ce cercle des siècles et rompaient le « bon ton » qui en constituait le fonds commun. Renoir même, qui, psychologiquement, est si proche de Rubens, ne supporta pas, en fait, sa proximité, non plus que celle de Delacroix. Il y avait incompatibilité visuelle. C'était rat des villes et rat des champs, le chien et le loup.

Les premiers et les seuls, les impressionnistes ont cru que la lumière devait se traduire par des couleurs, et des couleurs pures, que la peinture était affaire de plein air et non d'atelier (l'*étude* seule jadis était tolérée sur le motif), que les sensations primaient le sentiment ou la pensée ou, à la rigueur, avaient charge de les exprimer.

Il fallait admettre l'autonomie, l'insularité de l'impressionnisme. Cette école, charnière entre le passé et le présent, ne sait se rattacher ni à l'un ni à l'autre. Elle forme un tout indépendant. De cette expérience est née la nécessité du musée de l'Impressionisme.

Ecole de contact direct avec le plein air et la lumière,

VAN GOGH. « LA GUINGUETTE. » (1886).

l'Impressionisme ne pouvait tolérer que ses chefs-d'œuvre en fussent séparés parce qu'ils entraient dans le musée. L'atmosphère même du musée et son retrait de la vie du siècle pour mieux se consacrer au souvenir du passé convenaient mal à l'art qui avait poursuivi le plus tenace effort pour confondre et associer l'homme et la nature. Or le Louvre a sa maison des champs, comme l'ancien palais dont il a pris la suite : ce sont ses annexes des Tuileries, qui, à l'origine, se situaient hors de l'enceinte de la ville, des Tuileries, campagne devenue jardin et qui, enclose désormais dans la cité, amorce son évasion par la trouée des Champs-Elysées ; à leur pointe extrême, en avant-garde, se tiennent l'Orangerie et le Jeu de Paume.

A l'Orangerie, déjà, avaient été installés *les Nymphéas,* de Monet ; n'était-il pas tout indiqué de faire de son pendant, le Jeu de Paume, le musée de l'Impressionisme ? Par ses baies multiples et larges, il ouvre sur la verdure, les bassins, l'espace, le ciel, et la lumière y a une liberté et un miroitement que lui donne la proximité de cette étendue, la place de la Concorde, et de cette eau, la Seine.

Un grand musée, il faut en convenir, est toujours un peu une nécropole ; les œuvres y sont détachées, coupées des deux vies dont elles sont nées : celle, éteinte, de leur créateur, et celle, transmuée, de la nature. Certes, il s'y développe une certaine vie, plus majestueuse, plus sereine et plus magique que l'autre, mais forcément lointaine et solennelle comme celle dont les apparences se multipliaient dans les tombes égyptiennes : c'était pourtant toujours la vie des morts. L'impressionnisme s'est donné tout entier à la vie des vivants. On ne pouvait dresser des murs entre lui et ce qui existe, tout au plus des fenêtres. Tel devait être le musée de l'Impressionisme. Les exigences de sa présentation découlèrent de celles de sa création ; il n'y a pas *un* type de musée. Les prisons seules ont ce privilège d'imposer leur règle à ceux qui les habitent. Le musée, lui, doit prolonger l'œuvre d'art, aider à son épanouissement ; il doit être dans sa dépendance.

Si les chefs-d'œuvre de l'école italienne, la plus noble de toutes, conçus pour des églises ou des demeures princières, réclament le cadre d'un palais, et d'un palais classique, ce cadre qu'on a essayé de leur restituer dans la grande galerie du Louvre, ceux de l'école impressionniste ne supportent que la simplicité et l'intimité. Ils ont été exécutés sinon pour le peintre, du moins pour l'amateur ; ils ne doivent pas plus en être isolés que de la nature. Et c'est pourquoi on a voulu à ce musée des murs simples, clairs, l'absence de décor, la netteté. Certains tableaux même, ont été libérés du carcan des cadres : les Monet les plus évanescents, ceux où le vieux peintre de Giverny poursuivait les mirages fluides de l'eau et des brumes, finissaient par paraître un peu inconsistants à beaucoup de nos contemporains. L'architecture, la densité du cadre les écrasaient. Simplement bordés de papier, ils s'épanouissent à nouveau, redevenus volatils.

En ces temps d'âpreté et de déséquilibre de l'homme et des choses, de rupture de l'homme avec les hommes, cette bulle irisée qui capte fragilement tous les spectacles de la vie et les fait chatoyer de clarté et de couleur nous rappelle que nos grands-pères croyaient au bonheur, qu'ils le connaissaient et le célébraient. Le beau musée qui nous suggère que cela, si proche derrière nous, pourrait bien se retrouver un jour devant nous !

CE FUT UN DÉFILÉ PLEIN D'UN PITTORESQUE DROLATIQUE QUE CELUI DES VÉHICULES SURANNÉS VENUS PRENDRE PART AU RALLYE AUTOMOBILE DU TOUQUET.

VOITURES D'AUTREFOIS AU RALLYE DU TOUQUET

LA Saison a débuté au Touquet par le rallye automobile organisé avec le concours du « Veteran Car Club » de Grande-Bretagne, qui s'est fondé pour conserver les voitures d'ancien modèle et prouver qu'à l'occasion elles peuvent encore faire bonne figure en compétition. Ce rallye, qui ne manqua pas de pittoresque, s'acheva par un bal costumé plein d'entrain.

LE MAIRE DE DOUVRES INSPECTE (CI-DESSUS) AVEC UN MEMBRE DU JURY LA VOITURE D'UN CONCURRENT. LE MAIRE DU TOUQUET, LE DOCTEUR POUGET, EXAMINE UN « VETERAN CAR ».

LES DEUX VOITURES QU'ON VOIT CI-DESSUS SE SONT CLASSÉES PARMI LES PREMIERS PRIX DE CET ORIGINAL RALLYE. LES VAINQUEURS MONTRENT UNE JUSTE SATISFACTION DE LEUR SUCCÈS.

LE PRÉSIDENT DU « VETERAN CAR CLUB », M. JAMES ALLDAY, AU VOLANT D'UNE VOITURE. PRÈS DE LUI, LE MAIRE DU TOUQUET. LE THÉ DANS LE CADRE DU CHATEAU DE MONTREUIL.

EN ÉTÉ, LES TRESSEUSES S'INSTALLENT POUR TRAVAILLER DANS LA COUR DE LEUR MAISON. QUAND LA TRESSE EST TERMINÉE ELLE SUBIT UN LAMINAGE ASSEZ SOMMAIRE AVANT COUSAGE.

VOICI LES MOULES ET LES PRESSES QUI SERVENT A DONNER AU CHAPEAU SA FORME INITIALE. ON UTILISE ÉGALEMENT DES MOULES EN BOIS FABRIQUÉS PAR DES MENUISIERS SPÉCIALISÉS.

LA FABRICATION DU CHAPEAU ENTRE MAINTENANT DANS SA PHASE FI

MENACÉS PAR LA MODE

LES CHAPEAUX DE PAILLE DU

CURIEUSE contrée en Belgique que celle de la vallée du Geer, dont le cours sinueux marque à peu près la frontière linguistique du pays. Glons, Boirs, Roclenge, Bassenge, Noneck, Eben-Emael et, au sud de la rivière : Haccourt, Heure-le-Romain, Houtain-Saint-Siméon, Fexbe-Slins, Slins, Jupille et Hermée, autant de villages chatoyants qui connurent la prospérité à l'époque où l'industrie du tressage battait son plein.

Il y a des années de cela.

C'était l'heureux temps où les femmes, assises près des portes, les jeunes filles, les enfants, les vieillards, tous remuaient à longueur de journée, du bout des doigts, les fines brindilles d'une blancheur immaculée, tandis que, longue et souple, la tresse achevée s'enroulait autour du bras.

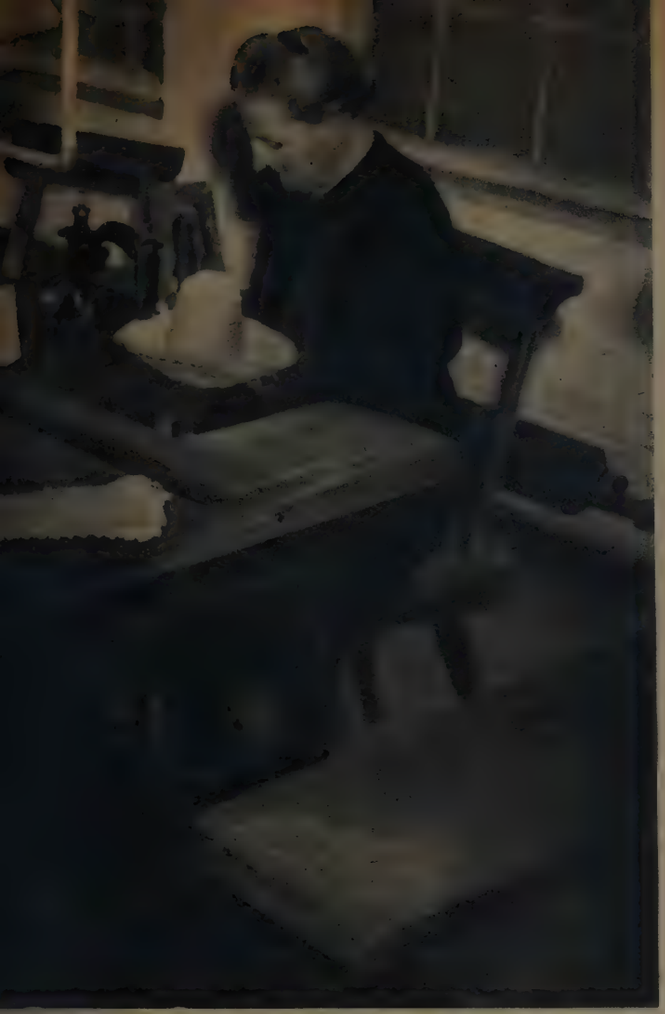
Mais il y avait eu avant cela la récolte de l'épeautre et le travail préparatoire du tressage. Triées, peignées, dépouillées de leurs épis, les tiges étaient liées en gerbes. L'hiver venu, on détachait de chaque tige les fétus propres au tressage, on les blanchissait au soufre après les avoir coupés à la longueur voulue. Après quoi, avec un petit instrument tranchant, inventé, dit-on, par le curé Ramoux, de Glons, on divisait le fétu en un certain nombre de brins qui, après un laminage rudimentaire, servaient à la confection des tresses.

Née du sol, l'industrie du tressage occupait une grande partie de la population de la vallée. Et cette main-d'œuvre était à ce point spécialisée qu'en été bon nombre de travailleurs de Bassenge, de Glons et des environs partaient « faire campagne » dans les grandes villes d'Europe, à Paris notamment, où les fabricants de chapeaux se disputaient leur collaboration à prix d'or.

Aujourd'hui les « trieresses » se font rares. D'épeautre même il n'est plus question. Seule la paille de seigle, le plus souvent entremêlée de produits de fantaisie — comme la cellophane — est travaillée par les quelques braves vieilles restant à la tâche.

Les fabricants de chapeaux de la région se plaignent amèrement de la situation. Leurs machines tournent au ralenti. Les presses hydrauliques, les pédales, les lustreuses restent souvent inactives, et les bons ouvriers chapeliers s'en vont à Maëstricht, Amsterdam et Rotterdam chercher l'occupation qu'une industrie spécifiquement wallonne ne leur procure plus.

A quoi cela tient-il ? Au manque de licences pour l'exportation, évidemment, le gouvernement belge ayant négligé d'inscrire la paille du Geer dans ses accords commerciaux avec l'étranger ; à la concurrence de l'Italie aussi, qui, bénéficiant de cet état de choses et d'une main-d'œuvre traditionnellement à bas prix, peut introduire en Belgique des chapeaux de paille moins chers que dans la vallée du Geer même, où d'ailleurs les fabricants se les procurent pour la revente dans le pays à des conditions inférieures aux leurs...



AGIT POUR LES OUVRIERS DE COUDRE LES FINES TRESSES DE PAILLE.

ET PAR LA CONCURRENCE
GEER VONT-ILS DISPARAITRE ?

LA VALLÉE OU COULE LE GEER EST FAITE POUR INSPIRER LES PEINTRES.

... Et il y a aussi les mœurs du jour : la grande popularité des lunettes olaires et la mode toujours croissante des « va-nu-tête »...

Aussi tous ceux qui vivent — qui vivaient, du moins — de l'industrie de a paille dans la vallée du Geer sont-ils fort mécontents de leur gouvernement t vouent-ils de même aux gémonies les sans-chapeau, « ces pelés, ces galeux », l'où leur vient tout le mal, sur le plan national notamment, où ils pouvaient spérer se sauver, en été et le soleil aidant !...

De nous présenter nous-même aujourd'hui tête nue devant eux nous gêne uelque peu...

D'autant plus qu'il fait une chaleur torride et qu'en dépit des coins ombragés qui agrémentent la promenade un de ces « panamas » légers d'autrefois en fine paille tressée nous eût rendu service à cette heure !...

... Mais qu'en eussions-nous fait en rentrant en ville ?...

... Tout le monde n'a pas le courage de braver l'opinion !

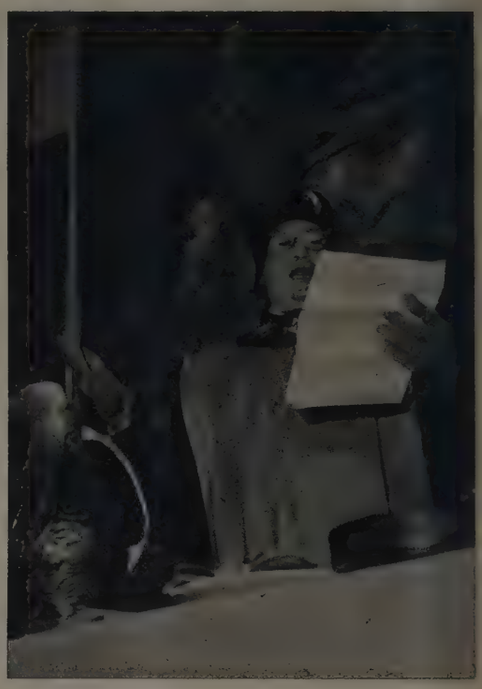
R. C.

Copyright by Presse-Univers, Paris-Bruxelles.

UN ASPECT DE L'ATELIER AU MOIS D'AOUT PENDANT LEQUEL LES OUVRIERS INTERROMPENT LEUR ACTIVITÉ. CI-DESSOUS, LE CHAPEAU QUE CETTE JEUNE FEMME TIENT DANS LA MAIN DROITE EST UN « MODÈLE DE PARIS » REMONTANT PEUT-ÊTRE A UN DEMI-SIÈCLE. LE CHAPEAU DONT ELLE EST COIFFÉE ET CELUI QU'ELLE TIENT DE LA MAIN GAUCHE SONT ANCIENS AUSSI, MAIS WALLONS.

DEVANT LE CHATEAU DE NOZET, LE GRAND CONSEIL DE L'ORDRE, AVEC BANNIÈRE ET INSIGNES.

SONNERIES DE TROMPES ACCUEILLANT LES INVITÉS.



M. CHANUT, GRAND BAILLI, OUVRE LE CHAPITRE.

LES BAILLIS DE POUILLY-SUR-LOIRE

POUILLY-SUR-LOIRE, capitale d'un vin célèbre, a voulu avoir, elle aussi, sa confrérie vineuse.

Ses joyeux compagnons se nomment baillis et ils sont présidés par un grand bailli qui est M. Chanut.

Un dimanche de la fin de ce printemps mouillé, nous avons débarqué, salués par des trompes de chasse, au château de Nozet, propriété du baron de Ladoucette et siège de la confrérie. On dresse les tables. En attendant, pour éperonner l'appétit, nous allons goûter le vin de l'année chez le vigneron. Des groupes d'autos s'égaillent à travers les vignes. Sept communes se partagent l'honneur de produire le pouilly, qu'il faut se garder de confondre avec le pouilly du Mâconnais. Clair, sec et fruité, il a conquis une juste réputation. Nous nous arrêtons aux Berthiers, un hameau qui dépend de Saint-Andelin. Et nous officions en deux caves voûtées, où les barriques, les cuves et les comportes de vendanges dressent un décor bacchique. Puis c'est aux Loges, colline sacrée d'où l'on domine la Loire sinueuse et 20 lieues de pays, une réunion en plein air, qui évoque les félibrées de Provence. Des chants, des poèmes, un joli ciel, mouvant et léger, sans oublier un coup de savoureux pouilly.

A 2 heures de relevée nous nous asseyons dans l'immense salle à manger du château, où cent cinquante convives tiennent à l'aise, et nous y dégustons une éblouissante suite de pouilly-sur-loire et de pouilly fumé, dont l'un de 1947, de très haute classe. Enfin le Grand Conseil surgit, en dalmatique jaune d'or sur une robe noire, coiffé du bonnet brodé d'attributs argentés, et portant au col une collerette sur laquelle s'insérit symboliquement un flacon.

M. Maurice Genevoix est le premier sacré commandeur de l'ordre. Les pieds dans un cuveau, les mains en croix au-dessus d'un plat d'argent, il reçoit sur les doigts la rosée claire d'un pouilly parfumé.

Après lui, une vingtaine d'élus prennent place dans le cuveau et deviennent membres d'honneur des baillis.

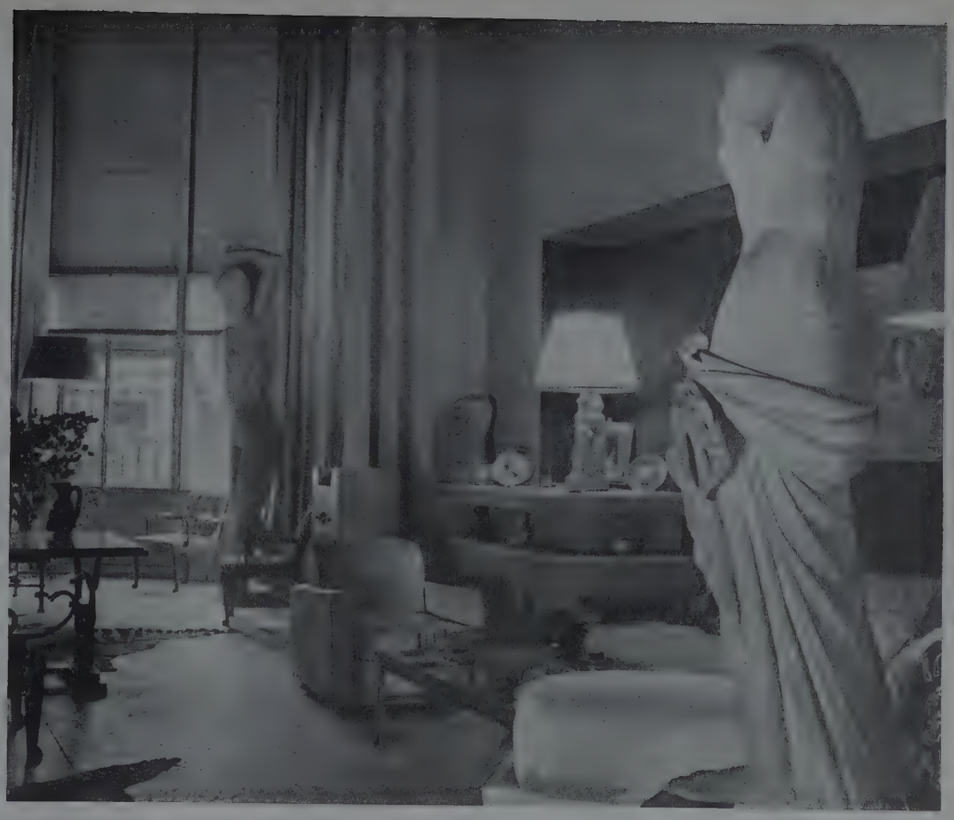
PAUL-EMILE CADILHAC.

AUX LOGES, RÉCIT DE POÈME PAR M. GUÉDON.

RÉCEPTION DE CHEVALIERS EN LA GRAND'SALLE.

UN DES HAUTS DIGNITAIRES : LE PORTE-BANNIÈRE.

LORS DU COCKTAIL D'INAUGURATION MARC DU PLANTIER (CI-DESSOUS) ACCUEILLE SES INVITÉS.



L'EXPOSITION DE LA DEMEURE CONTEMPORAINE

UN décorateur, quand il crée un aménagement pour autrui, doit toujours sacrifier un peu de sa personnalité au profit des goûts et des préférences du destinataire. Cela fait partie des contraintes de son art. Mais quand il travaille pour lui-même, compose son propre intérieur, il est amené naturellement à s'exprimer tout entier. L'installation qu'il réalise ainsi décèle non seulement la qualité de son talent, mais ses façons de voir et sa tournure d'esprit.

C'est le cas de l'harmonieuse demeure que Marc du Plantier vient de disposer et d'orner à son usage dans une calme rue de Boulogne-sur-Seine, et qu'à l'instigation de Max Fourny et de Waldemar George il a bien voulu montrer à d'érudits connaisseurs comme Jacques Guérin et Michel Faré, du musée des Arts décoratifs, à quelques critiques d'art et à moi-même.

Un style certes s'y affirme, un style dépouillé, on dirait volontiers, à cause des grandes surfaces nues qui s'équilibrent et se rejoignent, un style monumental. Mais le choix des couleurs assourdies qui revêtent les murs et les plafonds sauvegarde l'intimité de l'ambiance. Dans la chambre de Madame une longue glace doublée d'argent vieilli couvre le panneau derrière la coiffeuse, tandis que la chambre de Monsieur s'enveloppe de laque noire tigrée de blanc. A l'occasion, d'ailleurs, Marc du Plantier participe de sa main au décor.

Avec les meubles, les sièges confortablement, rationnellement construits, les guéridons, les tables dont les plateaux reposent sur des piétements de bronze doré auxquels on doit, ainsi qu'aux sols dallés, comme un rappel de l'antique, tout cela se tient, fait un tout original qui accueille au mieux l'art d'aujourd'hui le plus « à la page » — des toiles de Villon, de Fougeron, une sculpture de Zadkine en témoigne — et dénote de la part de Marc du Plantier, en même temps qu'une manière à lui, un sentiment subtil des aspirations contemporaines.

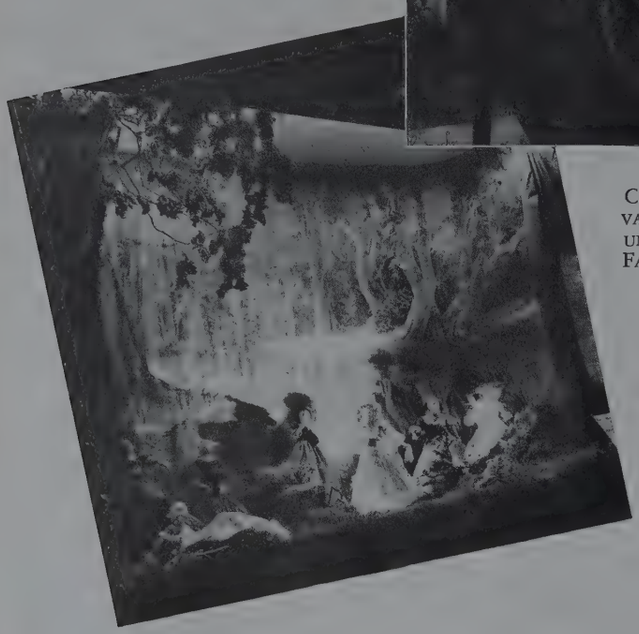
RENÉ CHAVANCE.

LA BIBLIOTHÈQUE CONTIENT DE RARES SCULPTURES DU LAOS. — EN HAUT : LE GRAND HALL-SALON. — EN BAS, A DROITE : LA SALLE A MANGER AVEC DÉCOR MURAL DE MARC DU PLANTIER.

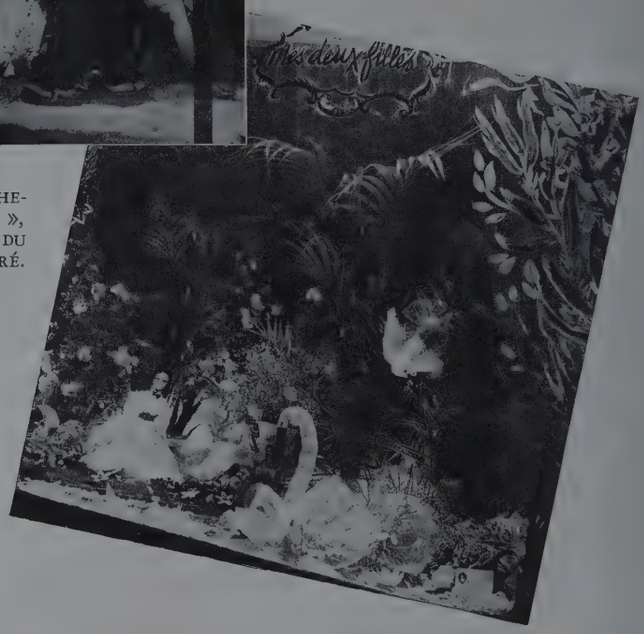
LES VITRINES ONT REFLÉTÉ LE CHARME DE PARIS

CI-DESSOUS, AVENUE VICTOR-HUGO : « DIZAIN DE FEMMES », INSPIRÉ PAR LES « CHANSONS DES RUES ET DES BOIS ».

AU SEUIL D'UN JARDIN, CES ENFANTS SONT LES FILLES D'HUGO, L'UNE PAREILLE AU CYGNE, L'AUTRE, A LA COLOMBE.



CI-DESSUS : LA « CHEVAUCHÉE D'AMOUR », UNE DES VITRINES DU FAUBG SAINT-HONORÉ.



LE PRIX DE SAINT-GERMAIN-DES-PRÉS ÉCHUT A CETTE SCÈNE BALZACIENNE.

« L'AMOUR FRIVOLE », SUJET DE TANT D'ESTAMPES DU XVIIIe SIÈCLE.

UN TRÈS BEL ENSEMBLE RÉUNISSANT DES MEUBLES DE STYLE EMPIRE.

UN DÉCOR PEUPLÉ PAR LES PERSONNAGES DE LA « COMÉDIE HUMAINE ».

PARIS A RETROUVÉ SON PRESTIGE

nous dit M. Jules ROMAINS, de l'*Académie française*.

DANS son bureau du Comité de coordination des fêtes de Paris, dont la fenêtre ouvre sur le beau jardin de la Chambre de commerce, M. Jules Romains, président de ce comité, a bien voulu, pour *France-Illustration*, faire rapidement le point de cette Saison de Paris, dont juillet va marquer l'achèvement.

— Le programme, nous dit l'éminent écrivain, s'est déroulé selon les prévisions. Qu'il y ait eu, ici ou là, quelques accrocs, c'est à peu près inévitable. Mais, dans l'ensemble, tout s'est bien passé. Le temps, qui nous avait d'abord favorisés, ne s'est pas montré aussi clément ensuite. Néanmoins, l'affluence du public a été grande à toutes les manifestations. Il y a eu vraiment partout beaucoup de monde, et l'on ne saurait dire qu'il y ait eu, pour telle ou telle fête, des préférences marquées. Chacune a eu son succès.

» Une chose qui m'a frappé, poursuit M. Jules Romains, c'est l'intérêt montré pour cette Saison de Paris par le public populaire. On aurait pu craindre qu'il ne s'en écartât. Au contraire. Il a prouvé par là qu'il comprend à quel point l'élégance est nécessaire à Paris. Vous avez pu constater comme la foule est accourue place Vendôme pour voir défiler les mannequins. C'est une excellente idée d'élargir le cadre de ces fêtes et d'y convier le plus grand nombre possible de spectateurs. Je pense d'ailleurs que nous pourrons, l'an prochain, donner plus d'ampleur encore à la Saison et l'étoffer de vastes réjouissances populaires.

— Et les concours de vitrines ?

— Ils ont été très réussis. Ils créent entre les quartiers une émulation fort utile. D'ailleurs, ils sont maintenant entrés dans la vie de la capitale. Les Parisiens et leurs hôtes sont tout heureux de se promener au long des magasins, de discuter et de comparer. L'exemple de Paris est suivi, et de manière parfois inattendue. Il y a peu, je traversais une petite localité de banlieue, quand je découvris que les commerçants de la rue principale avaient organisé un concours d'étalages.

» Et cela m'amène à vous dire que les animateurs de la Saison ont été fort heureux de l'enrichir de manifestations données dans des lieux voisins : Versailles, Saint-Cloud, Sceaux ou Royaumont, dont les architectures, les parcs, les souvenirs sont inséparables du décor et de l'histoire de la capitale. »

Est-il possible, d'ores et déjà, d'évaluer, de « chiffrer » les résultats ? Non, sans doute ; les statistiques et leurs détails seront pour plus tard. Mais ce que M. Jules Romains affirme sans réserve, c'est que la Saison de Paris a déclenché un très gros mouvement de tourisme. Il y a eu affluence de visiteurs, et donc bénéfices certains pour de nombreux postes de notre activité économique. Un point noir, pourtant, que notre interlocuteur ne dissimule pas : les théâtres se plaignent que leurs recettes ont baissé.

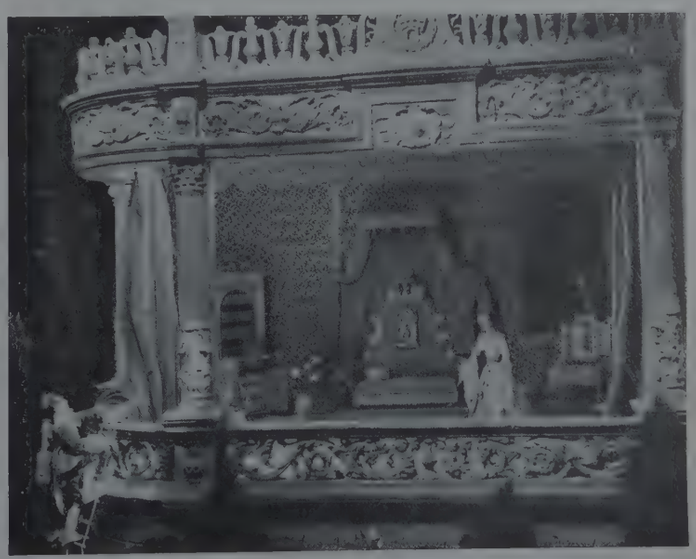
Du point de vue moral, le succès est complet. Paris a retrouvé son prestige. Et cependant...

— Quand j'étais en Amérique, pendant la guerre, dit M. Jules Romains, nous nous demandions anxieusement si Paris reprendrait jamais son rang de capitale de l'élégance. On pouvait craindre qu'elle ne l'eût perdu irrémédiablement. Aujourd'hui ce rang est retrouvé. Personne n'en doute plus. On vient demander à Paris une forme de civilisation, un modèle d'un certain genre de vie. Et croyez bien que si l'on achète au loin des articles français, c'est pour une bonne part à cause de ce prestige reconquis.

Les manifestations qui jusqu'à la fin du mois prolongent la Saison n'auront-elles pas à souffrir des départs en vacances ? Les touristes viennent assez nombreux pour qu'on ne s'inquiète pas trop. En tout cas, l'indiscutable réussite de cette année prouve que les organisateurs étaient sur la bonne route, et aussi, puisque telle est la raison d'être du Comité de coordination, qu'une entreprise de pareille envergure ne peut que gagner à ne pas laisser les efforts se disperser. M. Jules Romains et ses collaborateurs vont préparer la prochaine Saison avec l'optimisme réfléchi d'hommes de bonne volonté et de serviteurs fervents de Paris.

R. D.

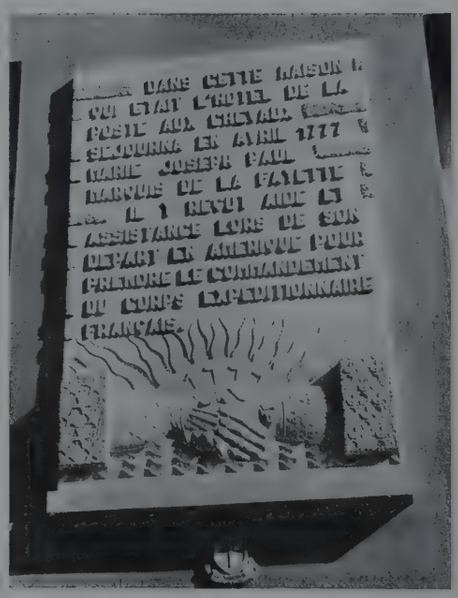
« HOMME LIBRE, TOUJOURS TU CHÉRIRAS LA MER ! », S'ÉCRIAIT BAUDELAIRE.



ETERNELLE CHANSON D'AMOUR : ROMÉO ESCALADE LE BALCON DE JULIETTE.

St-JEAN-DE-LUZ
FÊTE LA PREMIÈRE MANIFESTATION D'AMITIÉ FRANCO-AMÉRICAINE

La chambre ou coucha La Fayette en 1777 existe encore dans l'hotel qui était alors celui de la poste aux chevaux. Une plaque a été apposée pour commémorer ce séjour.



Un bas-relief du a Maxime Real Del Sarte rappellera désormais le geste de la jeune servante basquaise qui permit a La Fayette d'aller rejoindre les insurgés américains.

EN 1777, C'EST DE LA COTE BASQUE QUE LA FAYETTE PARTIT DÉFENDRE LA CAUSE DE L'INDÉPENDANCE

A l'occasion de la fête patronale de la Saint-Jean, la coquette cité basque de Saint-Jean-de-Luz rendait cette année un hommage émouvant à un événement d'histoire locale méconnu qui rejoint la grande histoire.

Le 22 juin 1777, le jeune enseigne La Fayette, volontaire aux armées de Washington luttant pour l'indépendance des Etats-Unis, fit son dernier relais à Saint-Jean-de-Luz. Il ne dut son départ de France, au service des « insurgents », qu'à « l'adroite fidélité » d'une jeune Basquaise. Celle-ci, qui l'avait reconnu, sut maîtriser son émotion en faisant mine de ne pas identifier le transfuge déguisé en postillon.

Quand on évoque le retentissement, à l'époque et plus tard, de ce premier mouvement d'amitié de la France pour l'Amérique, on se sent confondu (et fier quand on est Luzien) de cette gracieuse chance du jeune volontaire, en terre basque.

L'histoire a été contée en détail à cette occasion dans la presse régionale, et commentée par le discours documenté du président du Souvenir français. En voici l'essentiel.

Deux ans auparavant, dans sa garnison de Metz, où il servait sous les ordres de son cousin le prince de Poix, colonel du régiment de Noailles, le jeune enseigne, dont les « idées républicaines » s'étaient déjà manifestées à Versailles, prit la décision de s'enrôler sous le drapeau de l'Indépendance américaine à la suite d'une réception militaire donnée par le gouverneur de la province des Trois-Evêchés, M. de Broglie, en l'honneur du duc de Gloucester, frère de George III, roi d'Angleterre.

Durant deux années, malgré l'opposition officielle du roi Louis XVI et les objurgations de sa belle-famille (Noailles), La Fayette mit au point son projet de départ. Par scrupule d'officier, il se préoccupait de partir à l'étranger dans des conditions régulières. N'arrivant pas à ses fins en dépit de toutes ses démarches, il affréta

Deux drapeaux — l'un français, l'autre américain — symbolisaient l'amitié des deux pays.

à Bordeaux un navire de 268 tonneaux, qu'il baptisa *la Victoire*, à bord duquel il fit escale en Espagne, tout près de la France, à Pasajes, d'où il tenta, par un second voyage à Bordeaux, de détourner les mesures coercitives du roi de France, qui avait lancé contre lui des officiers porteurs d'une lettre de cachet.

Au cours de ses allées et venues, La Fayette fit à l'hôtel de la Poste-aux-Chevaux de Saint-Jean-de-Luz deux arrêts consécutifs.

Son historiographe, Gared Spark, y fait allusion ainsi que le héros lui-même dans ses *Mémoires*.

« Le 15 avril 1777, à Bordeaux..., écrit Gared Spark, feignant de se rendre à Marseille, où il avait ordre d'aller rejoindre son beau-père qui faisait le voyage d'Italie, il partit en chaise de poste avec un officier nommé Mauroy, qui désirait aller en Amérique. A quelques lieues de Bordeaux il monta à cheval, déguisé en courrier, et il courut devant la voiture qui prit la route de Bayonne. Là ils restèrent deux ou trois heures, et, pendant que Mauroy faisait quelques affaires indispensables, M. de La Fayette resta couché sur la paille de l'écurie. Ce fut la fille du maître de poste qui reconnut le faux courrier à Saint-Jean-de-Luz, *pour l'avoir vu quand il revenait du port de Pasajes à Bordeaux.* »

Et La Fayette précise dans ses *Mémoires,* où il parle de lui-même à la troisième personne :

« Après avoir pris la route de Marseille, il revint sur ses pas et, travesti en courrier, il avait presque franchi les dangers lorsqu'à Saint-Jean-de-Luz une jeune fille le reconnut, mais un signe la fit taire et son adroite fidélité détourna les poursuites. Cette jeune fille, cette Basquaise, cacha La Fayette et Mauroy alors qu'elle réussissait à lancer les deux officiers poursuivants sur la route de Saint-Pée et Ustarits.

» C'est ainsi que M. de La Fayette rejoignit son bâtiment le 26 avril 1777 et, le même jour, il mit la voile pour le continent américain... »

On sait la suite : au mois de juin, La Fayette débarquait à Georgetown, en Caroline du Sud, avec ses compagnons. Chaleureusement reçu dans la capitale de cette province, Charlestown, il gagnait Philadelphie, où il allait devenir le conseiller et l'ami de George Washington.

Cette rencontre de La Fayette et de la jeune Basquaise s'enveloppe d'un certain mystère que le sculpteur Maxime Real del Sarte a traduit avec infiniment de grâce et de tact dans un bas-relief. Une stèle apposée sur la muraille de l'ancien hôtel de la Poste-aux-Chevaux porte d'autre part une inscription qui rappelle ce qui faillit être une aventure manquée.

Il appartenait au Souvenir français de consacrer ce monument historique. Cette respectable compagnie, à laquelle M. Robert Schuman, qui présidait la cérémonie, a rendu un hommage émouvant, est présidée par M. Jean-Louis Dupruilh, qui ne néglige aucune occasion de consacrer le prestige ancien et moderne de ce coin du pays basque.

Ce départ de La Fayette, volontaire de l'Indépendance, comment ne pas le rapprocher de ces jours de juin 1940 où la baie de Saint-Jean-de-Luz, promise aux joies et aux élégances, renfermait l' « Armada » des cargos de tous bords, qui allaient emporter les derniers éléments épars de l'armée polonaise, grossis de nos jeunes gens, premiers volontaires de l'armée de la France libre ?

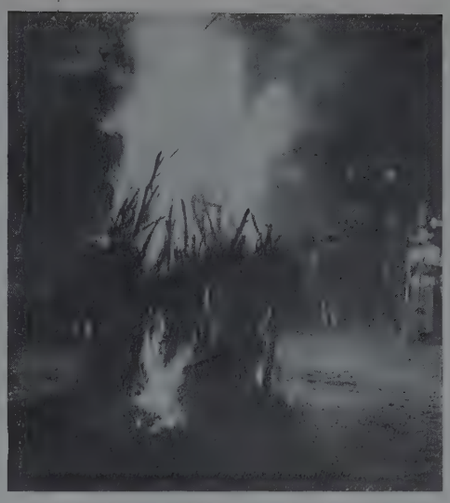
Favorisée par un beau soleil, cette manifestation fut en tout point réussie.

Ajoutons que les événements internationaux et la part de l'Amérique dans les graves responsabilités présentes ajoutaient à l'émotion.

PAUMES.

Phot. *France-Illustration* (R. Boulet).

LE DISCOURS DE M. J.-L. ARTHUR, REPRÉSENTANT M. DAVID BRUCE, AMBASSADEUR DES ETATS-UNIS.



CLAIR, JOYEUX, UN FEU DE SAINT-JEAN JAILLIT.

M. SCHUMAN S'INTÉRESSE AU JEU DE PELOTE.

DES DANSES POPULAIRES ONT TERMINÉ LA FÊTE.

LES LIVRES

PAR ANDRÉ ROUSSEAUX

Mère Angélique

L'HISTOIRE de Port-Royal a fourni à la littérature française deux de ses chefs-d'œuvre. Le plus connu est le *Port-Royal* de Sainte-Beuve ; l'autre, un petit livre qu'on cite moins souvent, mais qui est le régal des connaisseurs, est l'*Abrégé de l'histoire de Port-Royal,* de Racine : on y lit la prose française la plus parfaite qui ait jamais été écrite.

Il y a dans *Port-Royal* deux mondes voisins, et même tout proches l'un de l'autre, mais cependant distincts : la maison des Solitaires et l'abbaye des religieuses, « le Désert et le Cloître », selon l'expression de Mme Saint-René Taillandier. La grande étude de Sainte-Beuve porte surtout sur les Solitaires. Il s'ensuit qu'elle néglige un peu les débuts de l'histoire de l'abbaye. Car il y avait déjà trente-six ans que le monastère avait pour animatrice la plus célèbre de ses abbesses, Mère Angélique Arnauld, quand le premier des Solitaires, M. Le Maître, vint établir auprès du couvent son ermitage de pénitence.

Au contraire, trois ouvrages récents ont pour sujet la partie de l'histoire de Port-Royal qui concerne particulièrement l'abbaye. Le premier d'entre eux est de la main de la Mère Angélique elle-même. Cette *Relation écrite par la Mère Angélique Arnauld* (Bernard Grasset), qui n'avait jamais reçu d'édition satisfaisante jusqu'à présent, est le témoignage, empreint d'une auguste simplicité, de la femme éminente qui a gouverné pendant un demi-siècle la célèbre abbaye. Port-Royal a été réformé par elle, et l'histoire de cette réforme est racontée dans un autre livre — *la Réforme de Port-Royal, 1591-1618,* Edit. Sulliver — par M. l'abbé Louis Cognet, qui a assuré d'autre part la publication de la *Relation*. Enfin, Mme Saint-René Taillandier, auteur de plusieurs ouvrages d'histoire sur des personnages du siècle de Louis XIV, consacre elle aussi un livre à la Mère Angélique et à son œuvre, sous le titre : *la Tragédie de Port-Royal* (Plon). « Voilà la tragédie de Port-Royal qui commence ! » Ce fut, paraît-il, le mot de l'archevêque de Paris, M. de Péréfixe, quand sur les instructions de Rome et du roi il dut exécuter le coup de force exigé par l'accusation d'hérésie portée contre les jansénistes, et qui devait aboutir à la dispersion des religieuses et à la destruction de l'abbaye. Ainsi Mme Saint-René Taillandier traite-t-elle plutôt de la fin de Port-Royal au XVIIe siècle, alors que M. l'abbé Cognet nous en retrace les débuts. Les deux livres se complètent, et d'un bout à l'autre on voit s'élever la grande figure de la Mère Angélique, une des personnalités les plus fortes qui aient illustré l'histoire de la vie religieuse au siècle de Louis XIII et de Louis XIV.

La réformatrice de Port-Royal ne ménagea point la rigueur. Elle savait par expérience qu'il y en avait besoin pour corriger maints abus. Sa famille n'avait-elle pas voulu faire d'elle une religieuse dès l'âge de sept ans ? Elle en avait dix quand on la fit abbesse, onze à peine quand elle prit possession de Port-Royal, et il fallut user de quelques mensonges à Rome pour que tout cela fût obtenu. Elle appartenait cependant à une pieuse famille. Fille du célèbre avocat Antoine Arnauld, elle était la sœur aînée de l'autre Antoine Arnauld, celui qui devait devenir le grand Arnauld pour la postérité.

Son nom de baptême, d'ailleurs, n'était pas Angélique, mais Jacqueline. Le prénom de Marie-Angélique lui fut donné quand elle reçut la confirmation à l'abbaye de Maubuisson, près de Pontoise, où elle fut novice. Ce fut parce que l'abbesse de Maubuisson s'appelait Angélique d'Estrées. Cette abbesse-là est une autre figure dans l'histoire du siècle, non pas édifiante, mais pittoresque. Elle était la sœur de la fameuse Gabrielle d'Estrées, la maîtresse d'Henri IV. Elle avait d'abord été abbesse de Berteaucourt, en Picardie, et elle y donnait l'hospitalité à sa sœur, d'abord, au roi, ensuite, quand celui-ci rendait visite à la belle Gabrielle. Mais Berteaucourt était loin de Paris, et le Vert-Galant souhaitait un lieu plus proche pour ses rendez-vous. C'est pourquoi il fit donner à Angélique d'Estrées l'abbaye de Maubuisson, où il se trouva que la petite Jacqueline Arnauld fit son noviciat... Oui, la future réformatrice de Port-Royal avait rencontré, de très bonne heure, des exemples propres à encourager sa sévérité.

Elle devait retrouver un jour sa marraine de confirmation. Celle-ci, dit un chroniqueur, était « tellement sans pudeur que sa sœur Gabrielle lui en faisait des reproches ». On peut juger du scandale ! Angélique d'Estrées était mère de douze enfants, de pères inconnus et divers. Cette abbesse indigne fut déchue, et même mise en prison. Elle s'évada. Aidée de plusieurs cavaliers fort dévoués à son service, elle entreprit de reconquérir Maubuisson, dont la charge venait précisément d'être confiée à Angélique Arnauld. Il y eut irruption des mousquetaires au couvent, coups de pistolet dans la chapelle, enlèvement des nonnes...

On trouve bien d'autres scènes mouvementées dans la vie de la Mère Angélique Arnauld. Il y eut la fameuse « journée du Guichet », où la jeune abbesse tint tête à sa famille, qui voulait l'arracher à la clôture. Et puis, à la fin de sa vie, quand la persécution de Port-Royal commença de s'aggraver, ce fut cette journée de 1661 où, sur les ordres du roi, sept novices furent retirées du monastère... Je ne fais qu'effleurer, en deux ou trois points, une vie riche en heures pathétiques. C'est une âme des plus attachantes que celle d'Angélique Arnauld, qui connut tour à tour l'évêque François de Sales et l'abbé de Saint-Cyran, et qui s'est avancée très loin dans la voie de l'amour de Dieu.

LE THÉATRE

PAR YVES GANDON

Fin de concours
Kafka et Pirandello

LA fin du concours des Jeunes Compagnies ne nous a pas apporté de grandes révélations. La pièce de M. J.-L. Roncoroni, présentée par la troupe de M. René Dupuy et recommandée par Jean Anouilh, devait être l'événement de cette quinzaine dramatique. La déception a été générale. Non seulement on n'a pas applaudi, mais on a sifflé. Ce qui est grave, c'est qu'on n'a pas sifflé une forme d'art nouvelle, en sorte que le jugement du public et de la critique, pour une fois unanimes, ne paraît pas susceptible de revision. *Selon la légende ou la deuxième fois* n'est même pas une pièce médiocre, c'est une pièce inutile. L'argument, qui reprend la légende de la ville d'Ys, nous laisse insensibles, le dialogue manque à la fois de vigueur et de simplicité. L'interprétation, malgré la sensible Loleh Bellon, ne surmonte pas la médiocrité du texte.

Oublions donc M. Roncoroni, qui, fort jeune, pourra prendre sa revanche, et tressons quelques couronnes à la compagnie Kellersohn, qui a représenté *Junon ou le Paon,* de l'Irlandais O'Casey, dont nous connaissions déjà *l'Ombre d'un franc-tireur*. Un propos substantiel, en dépit de quelques obscurités, des acteurs pleins de foi et de compréhension.

Le théâtre des Noctambules nous donne un spectacle coupé, fait d'un acte de Kafka, *le Gardien du tombeau,* et de deux actes de Pirandello, *Cece* et *Je rêvais (peut-être)*. L'ensemble vaut le déplacement. Aurait-on monté la pièce de Kafka sans la signature ? Je me garderais bien de l'affirmer. Nous sommes loin de l'hallucinante adaptation du *Procès,* mise en scène par Jean-Louis Barrault avec la collaboration de Gide. Si dans cette sombre anecdote Kafka se débat, comme à son habitude, dans la forêt des symboles, il faut convenir que ceux-ci ne sont pas d'un déchiffrement très facile. Tout est suggéré plutôt que dit, et jusqu'au bout l'auteur nous maintient dans un brouillard épais. Le rideau tombe, on reste sur l'impression d'un malaise indéfinissable, où n'a pas peu contribué la saisissante interprétation de Jean-Marie Serreau dans le rôle du gardien.

Je rêvais (peut-être) et *Cece* relèvent, sous des formes différentes, de ce qu'on a appelé l'humour pirandellien. Dans la première de ces courtes pièces, le dramaturge sicilien nous montre une femme rêvant sa vie sentimentale. Ce rêve correspond-il à la réalité ? En est-il la transposition immédiate ou seulement la prémonition ? Les deux explications sont possibles, et quand, en quelques répliques, l'amant survenant en chair et en os nous laisse entendre qu'il est une dupe inquiète, la boucle est bouclée, le tour de passe-passe, réussi.

Cece, d'une bouffonnerie plus directe, est encore une histoire de dupe. *Cece,* don Juan et hâbleur, a remis des chèques sans provision à Nada, une amie de passage. Il voudrait recouvrer ces chèques et charge des négociations avec la belle un de ses amis, Squatriglia, venu le remercier d'un service qu'il lui a rendu. Or Squatriglia est un grotesque à l'apparence peu engageante, car il a perdu un œil dans un accident. Comment ce singulier personnage parvient à convaincre Nada, au cours d'une scène fort cocasse, puis comment, celui-ci parti, Cece, de retour chez lui, persuade son amie qu'elle a été la victime d'un dangereux escroc, voilà toute cette pièce d'un comique un peu grinçant, mais efficace. On y retrouve certains effets habituels à Pirandello, par exemple lorsque Squatriglia, interrogeant Cece, voudrait lui faire avouer qu'il ne sait pas qui il est.

Pièces mineures, sans doute, que ces deux actes, mais bien caractéristiques de l'art pirandellien. Jean-Marie Serreau confirme dans le rôle de Cece les qualités de composition qu'il affiche d'autre part dans *le Gardien du tombeau.* M. Jacques Mauclair a de l'aisance, et Mlle Anne Gironay se tire honorablement de ses deux rôles.

PHILIPPE GRENIER, JACQUES MAUCLAIR, J.-M. SERREAU AUX NOCTAMBULES.

PETITES CHRONIQUES

A LA MÉMOIRE DE JEAN ZAY

Les amis de Jean Zay ont élevé à sa mémoire un monument très simple qui s'érige au lieudit le Puits-du-Diable, dans l'Allier, à l'endroit même où l'ancien ministre de l'Education nationale fut assassiné par les miliciens. Plusieurs membres du gouvernement s'étaient fait représenter à la cérémonie, qui fut suivie de l'inauguration, à Cusset, près de Vichy, d'une école maternelle qui portera le nom de Jean-Zay.

NOUVELLES DIPLOMATIQUES

Chaque année, le 1er juillet, le Canada commémore l'entrée en vigueur de sa Constitution actuelle, cette date étant considérée comme fête nationale. A cette occasion l'ambassadeur et Mme Vanier ont reçu à l'ambassade la colonie canadienne.

En remplacement du général Béthouard, M. Jean Payard a été nommé haut commissaire en Autriche. Né en 1892, M. Payart est entré en 1920 dans la carrière diplomatique. Il était depuis 1945 ambassadeur de France à Belgrade.

D'autre part, M. Verdier a été nommé ambassadeur en Colombie. Il avait occupé précédemment différents postes, en Espagne, en Italie, en Grande-Bretagne, à l'administration centrale, et avait représenté la France à plusieurs conférences internationales. Il remplace à Bogota M. Lecomte-Boynet, récemment nommé à Helsinki.

LÉGION D'HONNEUR

Nous avons relevé dans une récente promotion la nomination comme officier de M. Pierre Borel, connu pour ses travaux d'histoire de l'art et pour ses livres sur la Côte d'Azur.

ANDRÉ FRÈRE AU CONGO BELGE

L'acteur André Frère, le créateur des comédies à une voix qu'il écrit et interprète lui-même, vient d'effectuer une longue tournée au Congo belge, où il a remporté un succès qu'il a retrouvé au cours de la représentation qu'il a donnée à Brazzaville sous le patronage de l'Alliance française. André Frère est ici représenté dans le rôle du professeur Buissonnet, auquel il donne un saisissant relief.

LE LIVRE QUE VOUS DEVEZ AVOIR LU SI VOUS VOUS INTÉRESSEZ A...

L'HISTOIRE DU MARXISME :

C.-J. Gignoux, *Karl Marx* (Plon, 262 pages). Pour une fraction notable de l'opinion mondiale, le marxisme a cessé d'être une hypothèse scientifique pour devenir une religion — une religion qui a ses apôtres et ses hérésiarques. C'est moins cette religion que son grand-prêtre, Karl Marx, que M. Gignoux nous présente ici, avec sa double autorité d'économiste et d'historien. Il explique l'œuvre par l'homme, et l'homme par ses attaches ethniques, par le climat mouvementé de son époque, par son nomadisme, qui l'a dressé contre la société de son temps... et de tous les temps.

Marx a toujours enseigné que la révolution communiste ne pouvait être accomplie que dans les pays ayant un haut degré de développement capitaliste et d'éducation prolétarienne. La Russie était évidemment le dernier pays qui répondît à cette double condition. Aussi la révolution d'octobre 1917 est-elle extérieure au processus marxiste ; c'est un simple coup de force dont la technique se rattache aux enseignements de Clausewitz sur les combats de rues, et non aux théories de l'auteur du *Capital*.

Le marxisme, dit M. Gignoux, est aujourd'hui tout aussi utopique que les socialismes qui l'ont précédé et qu'il a voués au ridicule. Le seul fruit qu'il ait produit est le communisme, c'est-à-dire l'assassinat de la liberté. Si Marx revenait sur terre, il proclamerait sans doute qu'il n'a pas voulu cela...

L'HISTOIRE DU TESSIN :

Louis Aureglia, *A l'aube des libertés modernes, le Serment de Torre* (Editions de La Baconnière, à Neuchâtel, et du Rocher, à Monaco ; 212 pages). C'est l'étude historique et juridique d'un curieux document de 1182 qui révèle une conspiration des habitants de deux vallées tessinoises contre le bailli impérial. Il atteste un état politique et social qui anticipe de plusieurs siècles sur les notions de liberté, d'égalité, de solidarité et de souveraineté populaire. On ne lui a pas prêté en son temps plus d'attention qu'au célèbre serment du Grutli ; il appartient à la même lignée d'événements, qu'apparente une communauté spirituelle, dont le droit public de la Confédération helvétique garde l'empreinte et qui fait de la Suisse l'archétype des peuples libres.

L'ART DES JARDINS :

Ernest de Ganay, *Beaux Jardins de France* (Plon, X-274 pages). Un vieil auteur a dit que l'art des jardins appelait à lui tous les autres arts. Il n'est pas, ajoute M. de Ganay, d'art plus complexe que celui-là. Il n'en est pas non plus de plus expressif.

Ce livre fait le pont entre le passé et le présent ; il ranime sous nos yeux les chefs-d'œuvre des vieux maîtres jardiniers et les parcs qui, comme celui de Voisins, font revivre un décor classique dans un cadre moderne.

Le nom de Le Nôtre, dont on fête cette année le deux cent cinquantième anniversaire, revient sans cesse dans la description de paysages illustres. Donnons en passant une mention à Villandry, où le docteur Carvalho réalisa le plus beau potager de France — après celui de Versailles — et dont les jardins, par réaction contre la symétrie versaillesque et la fantaisie des parcs anglais, ressuscitent les « parquets ornés » du XVIe siècle.

M. de Ganay s'élève avec raison et pertinence contre l'habitude, trop courante aujourd'hui, de faire de la cour le jardin. L'avant-cour ne doit comporter que des carrés de gazon et des arbres ; la cour, le seul pavé. La fête des yeux, le jardin, ne doit commencer qu'au revers : côté jardin, comme le mot l'indique. Sans quoi, c'est placer la péroraison avant le discours !

ALBERT MOUSSET.

NOUVELLES INVENTIONS

Langoustes vivantes en boîte et riz express

Parmi les nouveaux produits apparus aux rayons des *drug-stores* américains, les « langoustes vivantes en boîte » et le « riz express » doivent pour une bonne part leur succès à leur originalité.

La recette des premières résulte des travaux menés pendant près de quinze ans par un chimiste américain. On précise que la langouste est soigneusement ficelée avant d'être mise en boîte, en vue d'assurer toute sécurité à la ménagère au moment de l'ouverture.

L'invention du « riz express » est due — dit-on — aux efforts conjugués d'un membre de la famille royale d'Afghanistan et de la General Food Corporation. Le riz précuit et séché peut être apprêté en une minute exactement.

Robots météorologiques

Les services météorologiques américains viennent de mettre en service plusieurs stations-robots fonctionnant sous la seule action du vent. Les différents appareils enregistreurs indiquant la température, la pression, la vitesse et la direction du vent, le degré hygrométrique de l'air transmettent de façon ininterrompue les divers renseignements grâce à un poste émetteur spécial. Ce dernier fonctionne sur batterie alimentée par une turbine génératrice actionnée par le vent. Un régulateur prévient une charge excessive de batteries, et l'ensemble doit fonctionner, sans surveillance, une année entière.

C. T.

A LA CITÉ UNIVERSITAIRE

La Cité universitaire, dont nous retracions les buts et l'action dans notre numéro du 1er juillet, a, pendant plusieurs jours, célébré par diverses manifestations ses vingt-cinq ans d'existence. Un congrès de l'habitat y a discuté des problèmes qui sont d'importance primordiale pour les étudiants. Des expositions ont eu lieu à la Maison internationale. Enfin, un nouveau pavillon, la Fondation Victor-Lyon, a été inauguré par M. Vincent Auriol. Une garden-party termina ces jours de fête. L'assistance prit grand plaisir à applaudir les danses et les chants exécutés en costumes nationaux par des jeunes gens d'une vingtaine de pays. En particulier on apprécia fort la chorale et le groupe folklorique des étudiants liégeois. Succès dont nous nous réjouissons d'autant plus que le voyage en France de ces jeunes gens, qui avait reçu le patronage de nombreuses personnalités belges et françaises, avait été organisé par la direction en Belgique de *France-Illustration*.

LE LIVRE FRANÇAIS A L'ÉTRANGER

Créé par décret du 20 juin 1950, le Comité permanent du livre français à l'étranger s'est réuni pour constituer son bureau et organiser sur une large échelle des services de presse à l'étranger.

M. Georges Duhamel, de l'Académie française, a été élu président ; MM. Bonnefous, président de la Commission des affaires étrangères à l'Assemblée nationale, Courrier, secrétaire perpétuel de l'Académie des sciences, professeur au Collège de France, et Picard, directeur de l'Institut d'art et d'archéologie, ont été élus vice-présidents.

LE SOUVENIR DE GANDHI

M. Vincent Auriol a remis à S. E. l'ambassadeur des Indes — qu'on voit tenant le volume qui lui est destiné — cinq exemplaires de l'autobiographie de Gandhi qui vient d'être publiée en français. Un de ces exemplaires sera offert au fils du Mahatma.

★ VOYAGEZ EN LISANT ★ LISEZ EN VOYAGEANT ★ VOYAGEZ EN LISANT ★ LISEZ EN VOYAGEANT ★ VOYAGEZ EN LISANT ★ LISEZ EN VOYAGEANT ★

LE MONDE EN COULEURS

LES LIVRES DE L'ÉLITE TOURISTIQUE

La France, La Suisse, Les États-Unis d'Amérique, La Grande-Bretagne, Le Benelux, L'Italie, Paris tel qu'on l'aime, Le Portugal

ÉDITIONS ODÉ - PARIS

A L'ACADÉMIE FRANÇAISE

Elu au fauteuil d'Edmond Jaloux, M. Jean-Louis Vaudoyer a prononcé un éloge très goûté de son prédécesseur. M. Emile Henriot, qui recevait le nouvel académicien, a rappelé sa carrière ainsi que son œuvre et a étudié à son tour Edmond Jaloux romancier et critique.

NOUS AVONS LU POUR VOUS

Edmond Dujardin : *Accélérez, accélérez !* (Ed. Dujardin, Arcachon).

Charles Faroux, dont personne ne contestera la compétence en la matière, constate dans la préface de ce livre que l'ouvrage souhaité par tous les automobilistes soucieux d'une conduite correcte, prudente, mais efficace, demeurait à écrire. La lacune est aujourd'hui comblée grâce à M. Dujardin, qui, en un peu plus de deux cents pages, s'attache à élucider ce problème : vitesse et prudence sont-elles incompatibles ? Il apporte à le résoudre l'expérience d'un homme qui n'a pas parcouru moins de 600.000 kilomètres au volant de voitures diverses. Et l'intérêt du livre, c'est que la conclusion est en somme morale. La sécurité n'est pas garantie par la lenteur de l'allure, mais par la maîtrise de soi du conducteur. Comme dit encore Charles Faroux : « Un bon pilote est d'abord un homme au meilleur sens du mot. »

Guy Mollat du Jourdain : *Salzbourg, cité ardente* (Les Editions internationales). C'est en pèlerin passionné que M. Mollat du Jourdain se rend chaque année à Salzbourg, dont il est épris. Son livre retrace avec ferveur ses pèlerinages et chante la gloire de Mozart, inséparable de la ville où son génie a éclos. « En ce livre, illustré de belles photographies, l'érudition — dit justement Fernand Gregh, qui l'a préfacé — s'émeut de sensibilité, la géographie s'approfondit de philosophie et l'archéologie s'évapore dans la musique. »

LE MÉTRO D'HIER ET DE DEMAIN

Diverses cérémonies ont marqué les fêtes du cinquantenaire du métro parisien. A cette occasion des documents et des souvenirs concernant les transports parisiens ont été réunis en une exposition qui s'est ouverte au palais de New York. Des maquettes de voitures, depuis les vieux wagons de bois des premières années jusqu'à l'élégante motrice qui entrera en service l'an prochain en passant par les rames de la ligne de Sceaux, entourent un plan en relief du réseau métropolitain de Paris qui attire particulièrement l'attention de la foule des visiteurs.

COURRIER DE LA DANSE

Le livre de Janine Solane *Pour une danse plus humaine* (Editions J. Vautrain) est une marche, un appel, un « hymne à la joie ».

C'est son expérience humaine que Janine Solane nous offre en partage. Depuis sa découverte de la danse, en pleine enfance, Janine Solane a poursuivi une belle recherche : faire de la danse une union parfaite du corps et de l'âme, une lumière, une musique.

Inspirée des Grecs, admiratrice d'Isadora Duncan, elle a retrouvé les harmonies, les lignes pures. Les croquis très nets, très souples de G. Vallon expliquent les positions toujours *naturelles,* jamais fragmentées.

C'est plus un document humain qu'un livre. La vie y brûle. On peut reprocher cependant certaines profusions de détails, de souvenirs personnels qui nuisent à la clarté linéaire d'un texte comme celui-ci. Des retours en arrière qui détruisent l'ordre empêchent de bien voir la construction de cette danse neuve, pure et droite comme une colonne vivante.

MARTINE CADIEU.

UN AMI DE LA FRANCE

Notre pays, contrairement à ce que croient trop de nos compatriotes, n'a pas, hors de ses frontières, que des amis. Quand d'aventure il advient qu'un véritable ami de la France nous rende visite, sachons du moins le saluer et lui rendre hommage. C'est ce qu'a pensé M. Georges Riond, conseiller de l'Union française, président des Journaux régionaux associés, qui a voulu marquer le passage à Paris de M. Thos J. Watson.

Nombre de Parisiens se souviennent certainement de cet animateur de haute classe qui fut commissaire général des Etats-Unis à l'Exposition de 1937. Ancien ambassadeur extraordinaire du président Truman, président de l'I. B. M. World Corporation, commandeur de la Légion d'honneur, M. J. Watson administre l'Université de Columbia.

Ces jours derniers M. Georges Riond convoquait la presse au Crillon, où M. Thos J. Watson exalta le rôle des Nations Unies. Le lendemain un dîner au Ritz réunissait l'élite du monde politique et culturel.

P.-E. C.

A TRAVERS LES EXPOSITIONS

L'œuvre de Théo Kerg est œuvre de peintre. Il a réalisé la synthèse entre ce qu'on appelle de nos jours l'art figuratif et l'art non figuratif. « Ne me demandez pas si la peinture doit être objective, disait Renoir, je vous avouerais que je m'en f... ! » Et il déclarait également : « Les théories ne font pas faire un bon tableau : elles ne servent le plus souvent qu'à masquer l'insuffisance des moyens d'expression. »

Or Théo Kerg ne pratique justement aucune théorie ; il se sert de la nature comme moyen d'inspiration, mais s'en *évade,* parce qu'il la recrée selon un rythme et une harmonie qui lui sont propres.

Elève de Paul Klee, Théo Kerg ne subit guère l'ascendant de ce maître, sauf sur le plan de certains grands principes esthétiques. Sa sensibilité s'accrut sans pour cela abandonner les principes constructeurs qui sont à la base même de son art. Ainsi son exposition à la Galerie Bellechasse, consacrée au thème de la mer, affirme ses qualités de technicien (il broie lui-même ses couleurs, prépare ses toiles avec des « fonds » ou des « dessous » appropriés, étudie avec soin les agglutinatifs, etc.) en même temps que ses dons de peintre : enchantement de couleurs rares formant des harmonies subtiles, jeu des arabesques, construction équilibrée et eurythmique.

S'il fallait définir l'art de Théo Kerg en une phrase, je dirais qu'il est ordonné à la fois au rythme et à la sensation.

Marcelle Kuntz a exposé récemment ses dessins, gravures, sculptures et une suite de bois pour les *Névroses* de Maurice Rollinat, dans son atelier, 77, rue de Lille.

Marcelle Kuntz ? Une femme qui grave le bois et la pierre lithographique avec une technique magnifique et très personnelle, qui fait sortir de la glaise des œuvres fortes et sensibles, qui crée avec fécondité et présente des œuvres d'art dont la diversité étonne. Ses sujets ? Des nus sains et vigoureux, des chevaux hennissants, des rocs millénaires évoquant la terre des premiers hommes, et des paysages recréés, souvenirs d'Odilon Redon et de Gustave Doré ! Marcelle Kuntz s'inspire de l'Ancien Testament, de la genèse du monde, des grands classiques, auxquels elle apporte toute sa poésie sensible et romantique à travers un art viril qui n'a pas fini de s'exprimer.

MAURICE SÉRULLAZ.

NOUVELLES RELIGIEUSES

Dans la foule des pèlerins venus à Rome assister à la béatification de Maria Goretti on pouvait remarquer un homme couché dans une petite voiture. Il s'agissait d'un scout français de vingt-neuf ans, M. Louis Potigny, qui a donné là un rare exemple d'énergie. Paralysé, il est venu à Rome par la route depuis Vigneux, près de Paris, où il habite, et ce trajet, il l'avait accompli dans sa petite voiture qu'il actionne avec ses bras.

Au cours d'une réception intime, S. E. le baron Guillaume, ambassadeur de Belgique, a remis la croix de commandeur de l'Ordre de Léopold II à S. Exc. Mgr Blanchet, recteur de l'Institut catholique de Paris, pour l'aide précieuse qu'il apporte aux relations culturelles franco-belges.

A Villers-Bocage, dans le Calvados, S. Exc. Mgr Roncalli, nonce apostolique à Paris, et le général Vanier, ambassadeur du Canada, ont présidé à la pose de la première pierre d'un monument religieux franco-canadien.

M. l'abbé Gaston Courtois, directeur général de l'Union des œuvres, a fêté le 29 juin ses noces d'argent sacerdotales.

Ordonné prêtre le 29 juin 1925, après s'être brillamment conduit à la guerre de 1914-1918, l'abbé Courtois fut désigné pour s'occuper de l'Union des œuvres en 1929.

Il en est aujourd'hui le directeur général.

On vient d'inaugurer à Londres, dans le temple des protestants français, sur la place du Soho, une plaque destinée à commémorer le quatrième centenaire de l'ordonnance d'Edouard VI autorisant les huguenots français réfugiés à Londres à créer une église.

Il existe d'ailleurs dans la capitale anglaise une « Huguenot Society of London » qui groupe les descendants de ces émigrés devenus Anglais.

Au cours d'une cérémonie qui a eu lieu à Notre-Dame de Paris, Mgr Feltin a ordonné quarante prêtres, dont trente-trois exerceront leur ministère à Paris.

« On peut conduire vite avec sécurité »
VIENT DE PARAITRE
le NOUVEL ART DU VOLANT
accélérez
PAR
EDMOND DUJARDIN
PRÉFACE DE CHARLES FAROUX
Plaisirs, risques et psychologie de la route. Style, vitesse, manœuvres délicates, de la 2 à la 33 CV.
Très beau vol. in-8°, 50 photos et croquis, franco. 550 francs. (C. P. Bordeaux 1528-63).
Éditions Ed. DUJARDIN
ARCACHON

CINQUANTE ANS DE VIE PARISIENNE

S'il est une figure « bien parisienne », c'est assurément celle de M. de Souza Dantas, l'ancien ambassadeur du Brésil en France. Ce grand ami de notre pays fêtait il y a peu ses cinquante années de vie parisienne, et nombre de personnalités avaient tenu à être près de lui en cette circonstance. A l'issue du dîner on put voir l'ambassadeur entouré d'Yvette Chauviré, de Cécile Sorel et de Marie Bell.

LE PRIX DE LITTÉRATURE SPORTIVE

Le Grand Prix de littérature sportive a été décerné à M. Paul Mousset pour son ouvrage *Physiologie du golf.* Avec beaucoup d'humour et d'élégance, il y fait l'historique d'un noble jeu qui mérite d'être plus connu et pratiqué qu'il ne l'est dans notre pays, et il sème au long de ces pages nombre de remarques où s'attestent à la fois sa compétence et aussi les qualités d'observation dont il a déjà donné maintes preuves dans ses autres ouvrages.

Ce livre n'intéresse pas seulement les joueurs de golf, qui y retrouveront, décrits avec malice, mais sans la moindre méchanceté, leurs tics et leurs petites manies. Il plaira aussi à ceux pour qui ce sport demeure enveloppé de mystère, en le leur faisant apparaître sous un aspect familier et, si l'on peut dire, humanisé.

FESTIVAL LYON-CHARBONNIÈRES

C'est une bien intéressante entreprise de décentralisation que tentent à Lyon, pour la seconde année, M. Georges Bassinet, directeur général du casino de Charbonnières, et M. Charles Gantillon, directeur du théâtre des Célestins. Au théâtre romain de Fourvière, au palais Saint-Pierre, qui est le musée de Lyon, à l'église Saint-François, au casino de Charbonnières, dans la

cour du musée des arts décoratifs enfin, ont été donnés opéras, ballets, tragédies classiques, récitals d'orgue, exécutions d'œuvres inédites de Jean-Marie Leclair, musicien lyonnais du XVIIIe siècle, tandis qu'une exposition de « la peinture belge contemporaine », sous l'égide de M. Louis Piérard, permettait aux heureux Lyonnais d'admirer des toiles de James Ensor, de Wouters, de Permeke, de Théo Van Rysselberghe, etc.

Jeudi dernier, les ballets de Monte-Carlo se manifestaient au théâtre Romain, et c'était un rare spectacle, dans la belle nuit d'été, que de voir Roselia Hightower et André Eglevsky danser sur un parquet aménagé à leur usage devant l'amphithéâtre restauré. *Les Sylphides, le Cygne noir* et *Dessins pour six* ont été les ballets les plus appréciés.

Y. G.

MÉDECINS, MÉDECINE, MALADES

B 12 et autres

Dès 1926, le pouvoir antianémique du foie était démontré. Le foie guérissait une anémie particulière, habituellement mortelle jusque-là, qui avait mérité le nom d'*anémie percinieuse*. Mais pendant longtemps il fallut se contenter de donner chaque jour des centaines de grammes de foie de veau cru aux malades. On imagine — malgré tous les artifices gastronomiques employés — quel dégoût insurmontable arrêtait bientôt le traitement. D'innombrables extraits de foie, injectables, furent préparés qui, peu à peu, rendirent ce traitement pratique. Ce n'est qu'en 1948 que ces essais aboutirent à une solution parfaite : l'isolement de la substance active, qui reçut le nom de vitamine B 12, substance rouge, cristallisée, contenant un atome de cobalt par molécule, bien stable et assez bien définie pour qu'on ait pu lui attribuer une formule chimique approchée. Cette substance est peu abondante dans les tissus les plus riches : 25 milligrammes environ pour une tonne de foie ! Mais le *streptomices griseus* qui nous donne la streptomycine veut bien, par surcroît, fabriquer pour nous cette vitamine en abondance. La drogue isolée est d'une activité qui dépasse l'imagination : 15 microgrammes injectés deux fois par semaine suffisent souvent au traitement de l'anémie pernicieuse. Quinze millièmes de milligramme !

Cette substance et quelques autres ont cette particularité que leurs applications dépassent l'objet qu'on s'était d'abord proposé. L'héparine, qui avait été primitivement étudiée pour son pouvoir anticoagulant, apparaît comme susceptible d'applications nombreuses parmi lesquelles l'action antirhumatismale n'est pas une des moins importantes. Il en est de même de l'acide para-aminosalicylique étudié pour son efficacité dans la tuberculose et qui se montre très utile dans certains rhumatismes déformants. La vitamine B 12 a une action essentielle dans l'anémie pernicieuse et est utile dans d'autres anémies, mais, fait plus curieux, elle paraît efficace dans la sprue (affection digestive tropicale) et les troubles de croissance. On a signalé une action contre les maladies de sensibilisation. Plus importants seraient les résultats signalés dans la sclérose en plaques : même inconstants, ils font entrevoir des possibilités nouvelles dans le traitement de cette maladie nerveuse particulièrement redoutable.

A. Tzanck, A. Civatte, E. Sidi et Coll : *les Dermatoses allergiques*. (Masson et Cie, éditeurs.)

Cet ouvrage de 438 pages est destiné au corps médical, qui y trouvera une documentation capitale sur les dermites de causes externes, dont la vraie nature et l'importance pratique ont été longtemps méconnues et sous-estimées. En fait, l'intérêt du livre va bien au delà : il comporte des considérations générales très développées, valables pour toute la pathologie réactionnelle qui est une des pièces essentielles de l'actualité médicale. Cependant, conçu d'une manière surtout pratique, il est d'abord un moyen de travail indispensable au dermatologiste et parfaitement accessible à l'omnipraticien. Nombre de problèmes traités s'adressent non seulement aux médecins, mais aussi à tous ceux qui, à des titres divers, s'occupent d'esthétique cutanée. Une iconographie abondante rend immédiatement accessibles les points les plus remarquables et fait le plus grand honneur à la maison Masson.

R.-J. M.

PHILATÉLIE

« PÉGUY » ET « RABELAIS »

L'administration des P. T. T. exécute fidèlement son programme. Deux nouveaux timbres commémoratifs ont été mis en circulation au mois de juin : le 12, une vignette brun foncé de 12 fr. à l'effigie de Charles Péguy, et le 26, un timbre de même valeur, tiré en couleur lie de vin, représentant François Rabelais.

Ces deux valeurs, fort bien venues, sont l'œuvre de Gandon et de Decaris.

« RAYMOND POINCARÉ »

C'est le 27 mai qu'a été mis en vente le 15 fr. consacré à la mémoire de *Raymond Poincaré* (1860-1934). Dépourvu de surtaxe, ce timbre est de grand format et de couleur « bleu hirondelle », selon la définition officielle. Il a été dessiné et gravé par Pierre Gandon.

TIMBRES DE MONACO

Voici la liste officielle des valeurs nouvelles qui sont émises à l'effigie du prince Rainier III. La série commémorative de l'avènement se compose de six timbres-poste (10 et 50 c., 1, 5, 15 et 25 fr.) et deux timbres-avion (50 et 100 fr.). La série d'usage courant comprend pour le moment les valeurs suivantes : 50 c. violet, 1 fr. brun pâle, 8 fr. vert, 12 fr. bleu outremer, 15 fr. rouge.

J. Bellay.

FINALE DE LA COUPE DE GOLF D'HIVER DE LA VITTELLOISE

La finale s'est disputée à Vittel le dimanche 25 juin, sous un soleil radieux, sur les très beaux links du Golf Club de Vittel.

Cette année les dix-huit trous sont en état, et le terrain parfaitement entretenu a donné satisfaction aux joueurs les plus difficiles.

Les éliminatoires se sont disputées, avec un très grand succès, dans vingt et un golfs d'hiver, tant aux environs de Paris qu'en province.

La moitié environ des cent soixante qualifiés sont venus disputer la finale, certains venus de Lyon, Montbéliard, Roubaix, etc.

Mme Germaine Bouloumie, présidente du Golf Club de Vittel a réuni les concurrents en un charmant cocktail au bar du Club House, au moment de la proclamation des résultats.

De très belles coupes ont été remises aux gagnants par Mme de La Motte, qui s'est acquittée de cette tâche avec toute la grâce qui la caractérise.

C'est avec regret que, tard dans la soirée, les joueurs ont quitté Vittel, où la saison bat déjà son plein et qui a retrouvé son animation des plus belles années d'avant guerre.

LA SUISSE VOUS INVITE

St. Moritz KULM HOTEL
Maison de 1er rang pour vacances idéales. Sports - Délassement - Cures de bains.
Golf et tennis privés

KLOSTERS SPORTHOTEL SILVRETTA
GRISONS 1.250 m.
Tennis — Piscine chauffée — Situation Premier ordre, 200 lits — Tout confort
Situation unique — Excursions merveilleuses — Pension à partir de Fr. 19

LENZERHEIDE 1.500 m. d'altitude, sur la belle route du Julier, entre Coire et St-Moritz.
HOTEL SCHWEIZERHOF
180 lits. *Maison moderne de 1er rang.* Tout confort, parc, tennis, orchestre, dancing, bar, garage. *Séjour préféré des familles et des sportifs. Saison : juin-septembre.* Pension depuis Fr. s. 17.50 ; forfait semaine : Fr. s. 145. Dr. G. Decurtins-Brenn, propriétaire.

CELERINA près SAINT-MORITZ HOTEL CRESTA KULM
ENGADINE
Maison de famille d'ancienne réputation. Superbe situation. 70 lits. Tout confort.
GOLF - TENNIS
Prix de pension à partir de Fr. 15,50
IVA-ZURICH

HÔTELS et VILLÉGIATURES

CÔTE D'AZUR

Gd HOT. du CAP-FERRAT « Le Paradis de la Riviera » (entre Nice et Monte-Carlo) - Tél. 250-20 Toutes les joies sportives de l'été.

SUISSE

GRAND HOTEL DU PARC, Villars-sur-Ollon, 1.300m Hôtel moderne de tout premier ordre. Prix de pension à partir de fr. français 2.800, taxes et service compris.

SUISSE (Valais). ON S'AMUSE... A VERBIER au Bar des Alpes. Dancing. Prix modérés. Ambiance parisienne.

UN COIN DE PARIS... A GENÈVE. Le SYMPATHY-BAR vous accueillera à la française.

En Suisse française votre séjour à
CHATEAU-D'OEX
Hôtels de Fr. : 12 à 22 tout compris. Piscine - Tennis - Excursions. Renseignements aux Offices du tourisme.

CRANS sur Sierre, Suisse
Toujours en vogue. Golf 18 trous. Nouveau téléférique. Deux routes pour autos.

ZERMATT SUISSE 1.620 m. " à une nuit de Paris "

LES HOTELS SEILER à Zermatt, symbole de qualité : Mont Cervin, Victoria, Mont-Rose, Riffelalp, Lac Noir. Echange de repas. Renseignements par la Direction générale des Hôtels Seiler à Zermatt. Tél. 77 104.

Les Hôtels ZERMATTERHOF, GORNERGRAT KULM et RIFFELBERG : Echange de repas et de chambres. Prospectus.

SCHWEIZERHOF - NATIONAL - BELLEVUE Maisons de vieille réputation. Tout confort. Cuisine et vins de qualité. 7 jours tout compris, dès Fr. s. 137. Dir. Dr. W. Zimmermann.

HOTEL PERREN. Face au Cervin. Moderne, ensoleillé. Cuisine excellente. Forfait à partir de Fr. s. 115 par semaine. Prospectus par A. Schmutz, propr.

HOTELS BREITHORN et du GORNERGRAT, Zermatt. Arrangements forfaitaires pour 7 jours : fr. 100 et 105. Près des chemins de fer de Viège et du Gornergrat. Hôtels recommandés.

HOTEL ALPINA ZERMATT. Hôtel-chalet confortable, aussi réputé que le Tea-Room Alpina. Forfait à partir de francs suisses: 105 par sem.

OFFICIERS MINISTÉRIELS

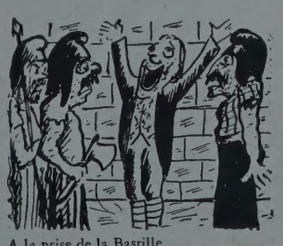
Vente au Palais de Justice à Paris, le samedi 22 juillet 1950, à 14 h.
Belle propriété agrémt comptt maison d'habitation, battes, cour, jard., près Bonnières à Fréneuse (S.-et-O.) Cont. env. 7.120 m. Louée 50.000 fr. Mise à prix : 800.000 fr. S'ad. Me Collet, avoué, 5, place St-Michel, Cadenet, avoué, et Ch. Collet, notaire, Paris.

RUBRIQUE IMMOBILIÈRE

A VENDRE dans l'Allier BELLE PROPRIÉTÉ dernier confort, 4 hectares clos. 1.000 arbres fruitiers plein rapport, parc, étang, serre. Meublée ou non. Libre à la vente. Facilités de paiement. 15 km. Vichy. Route nle 9. Bourg important. S'adresser Hygonnet, Broût-Vernet (Allier).

LE PRISONNIER DE LA BASTILLE ou SÉDITIEUX MALGRÉ LUI, par CAMI.

Au cours d'un meeting politique,
Sous Louis XVI, un exalté
Cria : « Vive la République ! »
Aussitôt il fut arrêté.
Il n'avait que vingt ans à peine.
A la Bastille, loin des cieux,
Le prisonnier, purgeant sa peine,
Regrettait son cri séditieux.



A la prise de la Bastille,
Ignorant dans son désarroi
Ce qui se tramait hors des grilles,
Il s'écria : « Vive le roi ! »
Car il croyait que le monarque
L'arrachait de captivité,
Mais les « sans-culottes » l'embarquent
Pour outrage à la liberté !

Quinze ans plus tard, quelqu'un rapplique
Pour le délivrer. Le cœur chaud,
Il crie : « Vive la République ! »
On le remet dans son cachot.
Le soir son geôlier le renseigne.
« Ton cri n'était pas régulier,
« Car à présent en France règne
« Le grand Napoléon premier ! »

Quatorze ans après — le temps passe ! —
Il apprend, par un procureur,
Qu'il est libre. Fêtant sa grâce,
Il s'écrie : « Vive l'Empereur ! »
Mais c'est un cri rédhibitoire,
A son cachot il est rendu,
Car Louis XVIII, dans l'histoire,
Remplace le « Petit Tondu » !

Puis dix ans plus tard — ça se corse ! —
Il est gracié : « Vive le roi ! »
S'écrie-t-il. Mais c'était le Corse
Qui faisait de nouveau la loi !
Replongé dans son oubliette,
Le prisonnier perdit le nord,
Et cria : « Vive Machinchouette ! »
Quand vint le libérer la mort !

Imprimé sur les presses de la S. N. E. P. (Imprimerie de Bobigny). Dépôt légal 3e trimestre 1950. No 116. — Printed in France.

Impressions de Lyon
Impressions de Lyon
Impressions de Lyon
Pour vos tissus de coton imprimé
Exigez la marque
Marque déposée
Impressions de Lyon
A Boucher